

DE LA GUERRE À LA PAIX
EN MÉDITERRANÉE MÉDIÉVALE

Acteurs, propagande, défense et diplomatie

SOUS LA DIRECTION DE
ÉLISABETH MALAMUT ET MOHAMED OUERFELLI

LE TEMPS DE L'HISTOIRE

collection
LE TEMPS DE L'HISTOIRE

De la guerre à la paix en Méditerranée médiévale

Acteurs, propagande, défense et diplomatie

SOUS LA DIRECTION DE
ÉLISABETH MALAMUT ET MOHAMED OUERFELLI

2021

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

© Presses Universitaires de Provence

Aix-Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman – F – 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1
Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur presses-universitaires.univ-amu.fr/editeur/pup
facebook

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION SODIS

Les cadeaux entre souverains byzantins et étrangers aux XII^e^-XV^e^ siècles

Élisabeth Malamut
Aix Marseille Univ, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, France

Si l'échange de cadeaux dans les sociétés primitives et historiques fait l'objet désormais d'une longue historiographie où les diverses disciplines se sont entrecroisées, anthropologie, sociologie, philosophie, histoire, etc., notre propos ne sera pas ici d'y revenir, mais de considérer les cadeaux entre souverains comme faisant partie des échanges politiques et culturels ordinaires entre les cours du Moyen Âge, qu'il convient de situer dans leur contexte précis au delà du simple échange de réciprocité et embrassant une pluralité de circonstances, d'enjeux, de relations de puissance, en bref une diversité et une multiplicité propres aux sociétés médiévales[1]. De plus, comme l'a montré Anthony Cutler pour les échanges de dons entre Byzance et les Arabes, ce qui vaut pour l'ensemble des communautés de l'époque médiévale, la valeur économique desdits cadeaux ne peut être dissociée desdits échanges, cette opinion allant à l'encontre du point de vue d'autres spécialistes comme Angelika Laiou qui distingue expressément les « échanges non économiques » – entendant par là les échanges diplomatiques – de l'ensemble des échanges[2]. Pour étayer notre point de vue, nous citerons nombre de cas où la valeur en capital est référée pour un don ou un ensemble de dons. La complexité des échanges n'en est pas moins grande, car si la valeur économique du don est connue, elle ne se substitue pas à la valeur symbolique dudit don ou contre-don. Comme le dit très bien Holger A. Klein, le don ne doit pas ressembler à un « pot de vin[3] ».

1 Eliana Magnani « Les médiévistes et le don. Avant et après la théorie maussienne », *Bucema Hors série*, n° 2, 2008. Voir aussi Laure Verdon, « Don, échange, réciprocité. Des usages d'un paradigme juridique et anthropologique pour comprendre le lien social médiéval », in Lucien Faggion et Laure Verdon, *Le don et le contre-don,* Aix-en-Provence, PUP, 2010, p. 9-22.

2 Anthony Cutler, « Gifts and Gift Exchange as Aspects of the Byzantine, Arab and Related Economies », *Dumbarton Oaks Papers (DOP)*, 55, 2002, p. 274-278 ; Angeliki E. Laiou, « Exchange and Trade, seventh-twelfth centuries », dans *The Economic History of Byzantium From the Seventh through the Fifteenth Century* (cité *EHB*), Angeliki E. Laiou, Dumbarton Oaks, éd., 2002, p. 699-700.

3 Holger A. Klein, « Easter objects and Western desires : Relics and reliquaries between Byzantium and the West », *DOP*, 58, 2004, p. 286.

La frontière est subtile mais toujours palpable, et donateur et don doivent toujours se mesurer au suprême donateur et au don suprême[4].

Les dons numéraires

La valeur économique du don dans les échanges diplomatiques est illustrée par les cadeaux offerts en 1083 par Alexis I^er^ Comnène à l'empereur germanique Henri IV, dont la part monnayable est la plus détaillée[5]. La première donation de 144 000 nomismata a été faite pour « l'inciter » à prendre les armes contre Robert Guiscard selon un arrangement conclu avec l'envoyé dudit roi, le comte Burchard. Il est précisé que le versement s'est fait en « *romanata* », c'est-à-dire en pièces de bon aloi émises sous le règne de Romain III Argyre (1028-1034) avant la série de dévaluations à partir du règne de Constantin Monomaque[6] (1042-1055). Quand l'empereur germanique aura prêté serment, il lui sera envoyé 216 000 autres pièces d'or par l'intermédiaire d'Abélard ainsi que des pensions (*rogai*) pour vingt dignitaires. Il y a une « juste adéquation » entre la valeur de la donation et la teneur du serment dont les termes sont détaillés dans les instructions impériales données à l'ambassadeur byzantin, le protoproèdre et catépan des dignités Constantin Choirosphaktès[7]. Sans doute un peu moins fastueux, mais tout de même conséquent le don de Manuel I^er^ à Baudouin III de Jérusalem à l'occasion de son mariage en 1158 avec Théodora, la nièce de Manuel : au roi furent gratifiés 22 000 hyperpères et 3 000 marks d'argent sans compter les autres dons de vêtements de soie et de vases précieux, ni la dot proprement dite de la mariée[8]. Celle-ci consistait

4 Du donateur et du don selon le sermon *Sur le traité de paix avec les Bulgares* de Théodore Daphnopatès : « quel discours est plus béni que celui-ci, quel mot est plus sacré, quoi de plus heureux que le donateur et son cadeau ? Pour l'offrande de très grand prix, pour le très grand bienfait ! Celui-ci et celui-là donnent, les tyrans pourvoient, les détenteurs du sceptre fournissent, certains du bronze, d'autres de l'argent en immense quantité, des pierres précieuses, des vêtements, de l'or, des titres de noblesse conférés par lettres, des privilèges par insignes, autant que les arbres de la forêt, autant que la main peut en donner, ces cadeaux sont nuisibles ou utiles, et en un instant ils disparaissent comme l'air ou les rêves avec ceux qui les donnent et ceux qui les reçoivent… mais il y a donateur et donateur, cadeau et cadeau (faisant référence au donateur suprême, Dieu, qui accorde la paix, le don suprême) », cf. Ivan Dujcev, « On the treaty of 927 with the Bulgarians », *DOP*, 32, 1978, p. 262.

5 Anne Comnène, *Alexiade* III, 3-8, Bernard Leib, éd., 3 vol., Paris, Les Belles Lettres, 2006, I, p. 133-136 ; Peter Schreiner, « Diplomatische Geschenke zwischen Byzanz und dem Westen ca. 800-1200: Eine Analyse der Texte mit Quellenanhang », *DOP*, 58, 2004 (infra Schreiner, Geschenke), n^o^ 31 ; Franz Dölger-Peter Wirth, *Regesten der Kaiserurunden des Oströmischen Reiches*, 2, *1025-1204*, Munich, Verlag H. C. Beck, 1995 (*infra* Dölger/Wirth 2), n^o^ 1068, 1077.

6 Pour les dénominations spécifiques des pièces d'or, voir Angeliki E. Laiou et Cécile Morrisson, *The Byzantine Economy*, Cambridge, Cambridge University Press , 2007, p. 149.

7 Sur la carrière du dignitaire, voir Jean-Claude Cheynet, « Les Choirosphaktai », in Jean-Claude Cheynet et Claudia Sode, *Studies in Byzantine Sigillography*, Berlin-Boston, de Gruyter, v. 11, 2012, p. 102.

8 Willelmus Tyrensis Archiepiscopus, *Chronicon*, R. B. C. Huygens, éd., Turnhout, *Corpus Christianorum* LXIIIA, Brepols, 1986 (*infra* Guillaume de Tyr), 18.24, p. 847, l. 52-57. Voir Anthony Cutler, « Gifts and Gift Exchange », art. cit., p. 259.

en « or, pierres, habits, perles, tapisseries et soies précieuses, vaisselles, tout cela pour un montant de 40 000 hyperpères », plus 100 000 hyperpères de bon poids et 10 000 de pièces identiques[9]. Le contexte politique est une fois encore exceptionnel : il s'agit de l'action commune de Byzance et des croisés contre Nûr al-Dîn.

On retrouve mentionné le nombre de pièces d'or, certes à une toute autre échelle dans le traité de 1082 passé avec Venise : une donation annuelle de 20 livres d'or pour les églises, une pension (*roga*) de 20 livres pour le doge et sa suite[10] ; dans le traité de 1111 avec Pise : à Sainte-Marie de Pise 400 pièces d'or, à l'évêque 60 livres d'or, 100 pièces d'or pour les trois juges[11] ; dans le traité avec Gênes en 1155 où il est question d'une donation immédiate de 7 000 pièces d'or et d'un don annuel de 500 pièces d'or à la Commune sans compter les 60 pièces d'or à l'évêque[12].

Pour gagner des villes d'Italie sur Frédéric Barberousse, Manuel I^er^ n'hésita pas à envoyer des ambassades qui leur proposaient de grosses sommes d'argent si elles faisaient serment d'allégeance, ainsi en 1167 à Milan 100 livres d'or, à Ancône en 1173 de grosses sommes d'argent et encore à Sienne avant 1177[13]. Enfin, toujours lors de ce conflit avec l'empereur germanique, Manuel envoya en 1170 au pape Alexandre III une grosse somme d'argent : c'est l'époque où le pape fragilisé fit appel à l'empereur byzantin pour être son protecteur contre Frédéric Barberousse qui avait choisi un antipape. Manuel I^er^ tenta alors de s'imposer à Rome[14].

On constate d'ailleurs que pour des personnages moins importants, dont l'impact est plus limité pour l'avenir de l'Empire, même s'ils sont des intermédiaires obligés avec la papauté, les dons sont comptés en monnaies dévaluées, ainsi la donation d'Alexis I^er^ à Girard de Marsis, abbé du Mont Cassin en 1112[15] : il est question de 8 livres nomismata *michelata*, donc des pièces d'or dévaluées du règne de Michel VII Doukas[16] (1171-1178).

Il faut faire une place à part aux relations qui unirent de 1185 à 1192 l'empereur Isaac II Ange à Saladin et leur échange de dons durant ces années. La priorité était une alliance contre les Croisés qui menaçaient directement le souverain égyptien. Isaac espérait en contrepartie de son aide récupérer non

9 Guillaume de Tyr, 18.22, p. 843, l. 22-28 ; Ralph-Johannes Lilie, *Byzantium and the Crusader States 1096-1204*, Oxford, Oxford University Press, 1993, p. 175-176.

10 Schreiner, Geschenke, n° 32 ; Dölger/Wirth 2, n° 1081.

11 Schreiner, Geschenke, n° 39 ; Dölger/Wirth 2, n° 1255. Renouvelé en 1192 : Dölger/Wirth 2, n° 1607.

12 Schreiner, Geschenke, n° 45 ; Dölger/Wirth 2, n° 1402. Renouvelé en 1169 : Dölger/Wirth 2, n° 1488.

13 Schreiner, Geschenke, n° 48, 52 (Dölger/Wirth 2, n° 1515), 53.

14 *Annales Ceccanenses* : MGH *SS* 19, 286.20 ; Schreiner, Geschenke, n° 49 ; Dölger/Wirth 2, n° 1496.

15 MGH *SS* 34 : 514, l. 15-17 ; Schreiner, Geschenke, n° 41.

16 Réf. n. 6.

seulement la domination sur la Terre sainte mais aussi rétablir en Anatolie les frontières du xe siècle[17]. De nombreuses ambassades ont été alors échangées et également une profusion de cadeaux de part et d'autre. Nous apprenons qu'il y eut même des versements d'argent, ainsi l'envoi en 1188 de 20 000 besants de Saladin à Isaac, quand il eut appris le départ de la croisade de Barberousse, afin de resserrer encore leur entente[18].

Les contemporains savaient que le « don » aurait dû ne pas être comptabilisé en un numéraire précis de pièces d'or, mais plutôt être estimé en « or massif ». Il était, en effet, recommandé concernant les cadeaux diplomatiques de ne pas offrir de pièces d'or mais des objets en or massif. Pourtant Alexis a été contraint d'offrir des pièces d'or, qui plus est, des pièces non altérées. Mais on a des exemples de dons non comptables : ainsi, en 1171 Manuel reçut Amaury en grande pompe. Il lui offrait une « immense quantité d'or massif et autres marchandises de l'étranger ». En retour, le roi se déclara vassal de l'empereur. Ici la générosité impériale est celle d'un seigneur. Elle n'est pas pour autant dénuée de sa valeur économique[19].

Les termes de munificence, magnanimité sont constamment utilisés lorsqu'il s'agit de cadeaux offerts par l'empereur, qui, nous l'avons vu, soit répondent à une contrainte – recourir à l'aide militaire extérieure, comme les milliers de pièces d'or offertes à Henri IV –, soit en sens inverse visent à assortir l'aide militaire byzantine de la reconnaissance d'un statut d'obligé, comme il en est d'Amaury. Chaque fois, c'est l'image d'un empereur magnifié par ses dons qui nous est présentée, même quand il s'agit d'une requête. Par ailleurs, on constate que ces dons en numéraire datent du xiie siècle date où l'Empire était encore riche et la monnaie de bon aloi.

Dignités, soieries et marchandises précieuses : valeur économique et impact idéologique

On rappellera que les soieries, à côté des pièces d'or, faisaient partie du traitement des fonctionnaires au xe siècle. Quand Liutprand de Crémone, ambassadeur de Bérenger II, fut reçu par Constantin vii en 949, il assista la semaine d'avant les Rameaux à la distribution des *rogai* aux dignitaires : il s'agissait de pièces d'or avec pour les plus hauts d'entre eux des « scaramanges », ces fameuses de tunique de soie, très prisés, que l'on pouvait conserver ou revendre[20]. Ces pièces de soie qu'elles fussent sous la forme de tissus pouvant

17 Charles M. Brand, « The Byzantines and Saladin 1185-1192: Opponents of the Third Crusade », *Speculum*, 37/2, 1962, p. 167-181.

18 *Chronicon Magni presbyteri*, MGH *SS* 17 (Magnus von Reichersberg), 511 ; Charles M. Brand, « The Byzantines and Saladin », art. cit., p. 171.

19 Guillaume de Tyr, 20.24, p. 946, l. 25-35.

20 Liutprand, *Antapodosis* VI, 10 : *The Complete Works of Liudprand of Cremona*, Paolo Squatriti, éd., Washington, The Catholic University of America Press, 2007, p. 200-202.

servir à la décoration, en particulier des tapisseries, ou de scaramanges, tuniques très précieuses, ou de *pallia* pour les dignitaires ou pour l'Église, étaient des cadeaux diplomatiques par excellence dans la tradition byzantine[21]. Leur valeur économique était reconnue.

C'était un outil politique qui permettait à l'empereur d'honorer les étrangers, notamment par chrysobulle, quand il y avait une donation globale de privilèges. Ainsi Robert Guiscard fut gratifié d'un chrysobulle, en août 1074. Parmi le grand nombre de dons énuméré qu'il convenait de joindre au mariage de sa fille avec Constantin, le fils de l'empereur Michel VII Doukas, la dignité de *nobelissimos* pour lui-même, et d'autres dignités pour ses fils et sa suite, qui entraînaient des pensions annuelles conséquentes, et de plus il devait recevoir chaque année cent *pallia* de soie : il est précisé qu'une partie de ces *pallia* étaient liés aux dignités et une autre partie était en sus. C'était le contre-don (*antidosis*) de la promesse de Robert non seulement de ne pas attaquer l'Empire, mais encore de le protéger et de combattre en son nom et de considérer les ennemis de l'empereur comme ses ennemis et les amis de l'empereur comme ses amis[22].

L'envoi de cadeaux dont des vêtements de soie pour acheter l'ennemi potentiel fut assez répandu notamment vis à vis de ceux que les Byzantins appelaient les Barbares, tels les Petchénègues en 1122 auxquels une ambassade byzantine fut envoyée en 1122 leur demandant de se retirer de Thrace et de Macédoine et leur offrant en retour des vêtements de soie, des coupes et des bassins d'argent[23].

Les dons de pièces d'or aux souverains ou aux Cités États énumérés dans les traités du XII^e^ siècle étaient presque toujours accompagnés de dons d'étoffes de soie : dans les dons ci-dessus mentionnés il est spécifié qu'Alexis I^er^ a envoyé à Henri IV de Germanie 100 pièces de soie pourpre *blattia*, aux Pisans 4 pièces de soie (2 à la cathédrale, 2 à l'évêque) et aux Génois 2 *pallia* à la Commune et 1 *pallium* à l'évêque. On a pu relier la pièce très sophistiquée conservée à Aix-la-Chapelle dite « la tapisserie à l'éléphant » aux cadeaux offerts par Alexis à Henri IV[24].

---

21 On en a déjà mention dans le traité de 768 entre Constantin V et les Slaves : 2 500 pièces de soie en échange des prisonniers d'Imbros, Ténédos et Samothrace, cf. Nikephoros Patriarch of Constantinople, *Short History*, Cyril Mango, éd., CFHB XIII, Washington, DC, 1990, 86. 10-15.

22 Dölger-Wirth 2, n° 1003 ; Schreiner, Geschenke, n° 29a. Pour le caractère exceptionnel d'un tel chrysobulle, à la fois donation de privilèges et accord synallagmatique avec serment, voir Hélène Bibicou, « Une page diplomatique de Byzance au XI^e^ siècle. Michel VII Doukas, Robert Guiscard et la pension des dignitaires », *Byzantion*, 29-30, 1959-1960, p. 43-75 ; Angeliki Laiou, « The emperor's word: chrysobulls, paths and synallagmatic relations in Byzantium (11^th^-12^th^ C.) », in *Mélanges Gilbert Dagron, Travaux et Mémoires*, n° 14, 2002, p. 348-351.

23 *Nicetae Choniatae Historia*, éd. Ioannes Aloysius Van Dieten, CFHB XI, 1, De Gruyter 1975 (*infra* Choniatès) p. 14, trad. Harry J. Magoulias, *O City of Byzantium, Annals of Niketas Choniates*, Détroit, Wayne State University Press, 1984 (*infra* Magoulias), p. 10 ; Dölger/Wirth 2, n° 1299.

24 Schreiner, Geschenke, n° 31 ; Anna Maria Muthesius, *Byzantine Silk Weaving AD 400 to AD 1200*, Vienne, Fassbaender Verlag, 1997, p. 38-39.

La soie byzantine continua d'être le cadeau diplomatique le plus répandu au XIIe siècle et au-delà[25]. En 1135, à Mersebourg, les ambassadeurs de Jean II auprès de Lothaire apportèrent « de l'or, des pierres précieuses avec des étoffes de pourpre de diverses couleurs, des aromates et beaucoup de choses inconnues[26] ». L'enjeu était d'importance, il s'agissait de renouveler l'alliance contre les rois normands de Sicile, laquelle comprenait également une union matrimoniale avec l'un des fils de Jean II. En 1139, pour gagner la confiance du pape Innocent II qui voyait d'un mauvais œil les reconquêtes de Jean II en Cilicie et sa volonté de soumettre Antioche, Jean II lui envoya une ambassade avec une lettre diplomatique contenant une énumération des cadeaux qu'il lui faisait parvenir : c'étaient de nombreuses soieries dont une partie était destinée, semble-t-il, à la décoration de l'église, l'autre au clergé (il est question de vêtements de dessous) et surtout douze grands « samits », pièces de soie façonnées à fil de chaîne pièce double, de couleur pourpre à décor jaune foncé qui pouvaient avoir plusieurs usages[27]. En 1188, Isaac Ange fit envoyer à Saladin, à son frère et à ses fils des « *samits*[28] ».

Entre cadeau diplomatique et gratification aux autorités religieuses, se situe la tradition inaugurée par Michel VII et reprise par Alexis Ier Comnène d'envoyer un certain nombre de cadeaux aux abbés du Mont Cassin dont des *pallia*[29]. En 1151, Manuel envoya à Wibald de Stavelot, à la fois abbé du Mont Cassin et ambassadeur de Frédéric Ier Barberousse, un « *samit* » double à grandes raies[30]. En 1083, Ekkehard de Mayence, pouvait se vanter, lui aussi, d'être une autorité religieuse reconnue au point que les légats grecs étaient venus en Occident « apportant avec eux de nombreux cadeaux en or, en argent, en vases et en soieries[31] ».

Sous les Paléologues les traités de paix avec les Communes italiennes énumèrent les dons de *pallia* à côté des clauses commerciales. Quand le rhéteur Manuel Holobolos adresse son discours à Michel VIII louant son habileté diplomatique lors du Traité de Nymphée en 1261, il souligne que les

25 Sur la soie byzantine comme cadeau diplomatique, voir Anna Maria Muthesius, « Silk, power and diplomacy in Byzantium », *Textiles in Daily Life: Proceedings of the Third Biennial Symposium of the Textile Society of America, September 24–26, 1992*, Earleville, MD: Textile Society of America, Inc., 1993, p. 99-110 ; *Id.*, « Silken Diplomacy », in *Byzantine Diplomacy. Papers from the twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies, Cambridge, March 1990,* Jonathan Shepard et Simon Franklin, éd., Aldershot, Variorum, 1992, p. 237-248.

26 Dölger/Wirth 2, no 1309 ; Schreiner, Geschenke, n° 41a.

27 Pour l'ambassade de Jean II au pape, voir Dölger/Wirth 2, no 1320a ; Schreiner, Geschenke, no 43.

28 *Chronicon Magni presbyteri*, MGH *SS* 17, 511.

29 Michel VII en 1076, Alexis Ier en 1112, cf. Schreiner, Geschenke, no 30, 40, 41 ; Dölger/Wirth 2, no 1006, 1262. On rappellera le rôle des abbés du Mont Cassin dans la diplomatie entre l'Occident et Byzance, cf. Nicolas Drocourt, *Diplomatie sur le Bosphore. Les ambassadeurs étrangers dans l'Empire byzantin des années 640 à 1204*, Louvain-Paris-Bristol, CT, Peeters, p. 178, 262-268.

30 Dölger/Wirth 2, no 1382 ; Schreiner, Geschenke no 44.

31 *Ekkehardi Chronicon*, *MGH SS* VI, ad. an. 1083 ; Anna M. Muthesius, « Silken Diplomacy », art. cit., p. 237.

ambassadeurs génois jurèrent serment de fidélité à l'empereur en recevant des soieries « deux magnifiques *peploi* », que l'orateur considère comme un don de la générosité impériale sans équivalent pour lesdits ambassadeurs, qui retournèrent chez eux louant sa magnanimité d'une voix tonitruante et proclamant qu'il était un Roi à nul autre pareil[32]. On rappellera que l'une des clauses du traité de Nymphée était une alliance dirigée contre Venise pour la reconquête de Constantinople et que « ce Roi à nul autre pareil » était ainsi légitimé par les ambassadeurs comme successeur au trône de Constantinople. Un des deux *peploi* décrit par Holobolos comme relatant la passion de saint Laurent peut être identifié avec celui conservé aujourd'hui dans la collection du musée Sant'Agostino de Gênes. C'est un pallium de soie brodé de perles représentant la vie de saint Laurent primitivement destiné à la cathédrale San Lorenzo. Il dépeint Michel Paléologue conversant avec saint Laurent. L'image de l'empereur est décrite par Holobolos comme *apotropaion* ou *pharmakon* dans une symbolique de l'empereur protecteur de Gênes, sa vassale. Était-ce l'un des trois *pallia* annuels dus par Byzance selon les clauses du traité de Nymphée[33] ? Sans doute les *pallia* fabriqués en série pour honorer chaque année les clauses des traités avec les différents gouvernements étrangers étaient-ils moins sophistiqués et coûteux que le superbe *peplos* qui fait figure de contre-don au serment prêté par les deux ambassadeurs génois, mais il ne faut pas pour autant négliger la valeur économique desdits *pallia*. Ils figurent toujours comme nous l'avons vu à côté de la somme d'or également chiffrée. Toujours sous le règne de Michel VIII, en mars 1274, à l'occasion du concile de Lyon, un autre *pallium*, non conservé, fut envoyé au pape Grégoire X pour la basilique Saint-Pierre à Rome : c'était une nappe d'église faite d'un tissu violet brodé d'or avec des perles qui représentait, outre la vie du Christ et les Apôtres, Grégoire conduisant Michel VIII vers saint Pierre, ce qui symbolisait l'Union des Églises[34]. Les inscriptions étaient en grec et latin[35]. Là encore s'impose de façon évidente la signification idéologique d'un tel don au moment de l'union des Églises.

32 Max Treu, *Orationes*, 2 vol. (Programm des königlichen Victoria-Gymnasiums), Potsdam, I : 46.27-34 ; X. A. Siderides, « Manouel Holobolou, Enkômion eis Michaèl H' Palaiologon », *Epetiris Etaireias Byzantinôn Spoudôn (EEBS)*, 3, 1926, p. 188 ; Cecily J. Hilsdale, « The imperial image at the end of exile. The Byzantine embroidered silk in Genoa and the Treaty of Nymphaion (1261) », *DOP*, 64, p. 160-161, 164.

33 Pour les débats à ce sujet et l'ensemble de la bibliographie, voir Cecily J. Hilsdale, « The imperial image », art. cit., p. 161-162.

34 Inventaire de la bibliothèque Vaticane daté de 1295 : Émile Molinier, *Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII*, Paris, 1888, p. 82-83.

35 Georges Pachymérès, *Relations historiques*, V, 17, Albert Failler, éd., t. II, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 492 : l'auteur considère que l'église du pape à Rome – c'est-à-dire la basilique Saint-Pierre, était dédiée aux saints Pierre et Paul, les coryphées des apôtres. Voir Cecily J. Hilsdale, « The imperial image », art. cit., p. 162-163 et note 48. La nappe avait été précédemment offerte à l'église de Sainte-Sophie à l'occasion de l'absolution de l'empereur le 2 février 1267. Elle était violette ou rouge foncé, cf. Albert Failler, « Les insignes et la signature du despote », *Revue des Études Byzantines* (*REB*), 40, 1982, p. 177 et n. 26.

Une décennie plus tard Andronic II envoyait au sultan mamelouk Qalâwûn une charge de soie atlas[36]. En décembre 1312, l'ambassade byzantine auprès du sultan al-Malik al-Nâsir apportait 42 charges de drap, de la soie « atlas », c'est-à-dire des soieries en quantité avec des fourrures et toutes sortes de toiles[37]. Les textes ne sont pas très prolixes. On peut penser qu'il s'agit de dons d'ambassades comme il était d'usage. Il faut noter qu'à leur départ en 1315, le sultan « après avoir écouté leurs requêtes les chargea de grands présents et de cadeaux en tout genre[38] ». Il s'agit bien de dons et de contre-dons entre souverains dont les ambassadeurs sont les représentants. En 1334, le voyageur Ibn Battûta, quand il eut accompagné la fille naturelle d'Andronic III, mariée au khan de la Horde d'Or, à Constantinople pour accoucher, repartit avec dix vêtements de soie, de toile de lin et de laine[39]. L'irruption des Occidentaux à la cour de Byzance avait entraîné le goût des toiles, et des étoffes de toute sorte comme celles qu'apportait en 1325 dans son trousseau Anne de Savoie : toile jaune de Louvain, toile blanche de Châlon, drap bleu de Roanne[40], etc.

On a une information fort intéressante concernant les Mongols. En 1265 quand Marie, la fille naturelle de Michel VIII, se rendit à la cour du khan des Mongols, Hulagu, pour s'y marier, l'historien Pachymère rapporte qu'elle emporta une chapelle en forme de tente, faite d'étoffes de soie où étaient représentées les images des saints, ainsi que des vases sacrés pour la messe[41]. À une époque où les Ilkhans n'étaient pas encore convertis à l'Islam, on peut se demander si cette chapelle n'était pas également préparée pour une conversion à la foi orthodoxe du khan lors du mariage d'autant que les Ilkhans étaient en partie nestoriens. La tente utilisée comme chapelle était une habitude assez courante. Et les précieux tissus dont elle était tendue, la très précieuse vaisselle liturgique qu'elle contenait, l'identifiaient à une chapelle monumentale. Et ne peut-on imaginer un très semblable dessein, cette fois de convertir l'empereur byzantin à la foi romaine, quand Anne de Savoie transporte sur le bateau qui l'amène dans la capitale une chapelle de drap doré avec les calices et les

36 6 novembre 1285, cf. Franz Dölger, *Regesten der Kaiserurunden des Oströmischen Reiches*, 4, *Regesten von* 1282-1341, Munich-Berlin, Verlag C. H. Beck, 1960, n° 2111 ; Mohamed-Tahar Mansouri, *Recherche sur les relations entre Byzance et l'Égypte (1259-1453) (d'après les sources arabes)*, Tunis, Publications de la Faculté des Lettres de la Manouba, 1992.

37 Ibn Abil Faizal, PO, XX, 229 ; Franz Dölger, *Regesten… op. cit.*, 4, n° 2343 ; Mohamed-Tahar Mansouri, *Recherche*, *op. cit.*, p. 236-238.

38 Ibn Abil Faizal, PO, XX 252 ; Mohamed-Tahar Mansouri, *Recherche*, *op. cit.*, p. 236.

39 *The Travels of Ibn Battuta AD 1325-1354*, H. A. R. Gibb, éd., 4 vol., Cambridge, Cambridge University Press, vol. 2, p. 504. Cette bâtarde d'Andronic III était la *despoina d*es Mongols, Bayalun, épouse du khan Ozbeg, cf. *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne 2001 (*infra PLP*) 21158.

40 Dino Muratore, *Una principessa sabauda sul trono di Bisanzio: Giovanna di Savoia imperatrice Anna Paleologina*, Mémoires de l'Académie des Sciences, Chambéry, Belles Lettres et Arts de Savoie, IV^e^ série, t. XI, 1906, p. 258-271.

41 Georges Pachymérès, *Relations Historiques* III, 3, éd. Albert Failler, t. I, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 234.

nappes d'autel[42] ? On rappellera que c'était en tout cas le sens de la lettre envoyée par le pape Jean XXII au comte Édouard en décembre 1325, quand il écrivait à propos du mariage de sa sœur, Jeanne, que les enfants royaux devraient être élevés dans la foi catholique et qu'il souhaitait que l'empereur son époux fût amené à la foi romaine[43].

Enfin, tardif témoignage de l'aura des soieries byzantines, il faut mentionner le *sakkos* – vêtement eucharistique porté par le plus haut représentant de l'Église aux trois grandes fêtes de Noël, Pâques et Pentecôte – envoyé entre 1414 et 1417 au métropolite de Moscou, Photios, après le mariage de l'empereur Jean VIII avec Anna la fille du prince Basile Ier de Moscou. Au sein d'une représentation iconographique incomparable, comprenant plus de cent scènes, le couple est représenté sur le *sakkos*. Un tel don était le contre-don du support financier de l'Église de Moscou à Constantinople, en particulier pour la restauration de Sainte-Sophie. C'était un vêtement liturgique à message politique quand les ambassades byzantines avaient recherché l'aide financière de Moscou au moment où l'empereur Manuel II sillonnait l'Occident en quête de secours pour Constantinople assiégée. C'était un don luxueux à une époque de rétraction économique et de dénuement jusqu'au sein du palais[44].

Les vêtements et insignes impériaux : du dévêtement de l'empereur à la fabrique à profusion du reflet de l'*imperium*

Il faut souligner la symbolique de nombre de ces cadeaux diplomatiques : il s'agit en premier lieu de donner à l'Autre des biens qu'il n'a pas la possibilité de rendre, en premier lieu la robe impériale, qui était également en soie. On se rappellera que Constantin VII la classe parmi les articles prohibés au même titre que le feu grégeois[45]. C'était un cadeau prisé des Arabes au xe siècle et la tradition se perpétue : en 1098 Alexis Ier offre à Oderisius

42 Réf. note 40.

43 Lettre du pape Jean XXII datée du 31 décembre 1325, cf. *Lettres secrètes et curiales du pape Jean XXII (1316-1334) relatives à la France, publiées ou analysées d'après les registres du Vatican par Auguste Coulon et Suzanne Clémencet*, 9e fasc. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome), t. III, 6, Paris, De Boccard, 1961, n. 2676. Voir à ce sujet Élisabeth Malamut, « Jeanne-Anne princesse de Savoie et impératrice de Byzance », in Élisabeth Malamut et Andreas Nicolaïdès, éd., *Impératrices, princesses, aristocrates et saintes souveraines de l'Orient chrétien et musulman au Moyen Âge et au début des temps modernes*, Aix en Provence, PUP, 2014, p. 87 et n. 19.

44 Cecily J. Hilsdale, « Wearing allegiances: a liturgical vestment with a politic message », in Cecily J. Hilsdale, *Byzantine Art and Diplomacy in an Age of Decline*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 288-316.

45 Constantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio,* Gyula Moravcsik, Romilly J. H. Jenkins, éd., Washington, 1949, ch. 13, l. 26, 41, p. 66 : il s'agit de *stolai*, d'*himatia* et de *sagia basilika.* Voir ci-dessous le texte de prohibition.

du Mont Cassin un manteau tissé d'or qu'il avait porté : « unum epiloricum de dorso suo » ou « vestem de dorso suo[46] ». Alexis vénérait, comme on l'a dit, les abbés du Mont Cassin et il voulut leur offrir un cadeau particulièrement précieux qui témoignait de son attachement. En d'autres circonstances, c'était l'amitié qui liait Alexis à son cher général géorgien, Pakourianos, qui lui fit enlever son manteau impérial[47]. Peut-on alors en conclure que pour le donateur offrir un vêtement ou un insigne impérial, c'est transmettre une part du pouvoir qu'il a reçu de Dieu et que celui qui le reçoit participe désormais de ce don divin ? On mentionnera également en 1188 les deux robes impériales envoyées par Isaac II Ange à Saladin, les deux autres robes envoyées à son frère et une veste impériale envoyées à chacun de ses trois fils aînés[48]. Il n'est pas dit ici que l'empereur les avait portées. Elles sortaient peut-être directement des ateliers impériaux. En revanche, en 1176, après la bataille de Myrioképhalon, Manuel Ier Comnène enleva le surcot jaune qu'il portait à la demande de Gabras, l'ambassadeur du sultan seldjukide, Kilid Arslan II, qui lui avait préalablement donné un cheval *Nisaion* au harnais d'argent et une longue épée à double tranchant. Il s'agit donc de la part de l'empereur d'un contre-don contraint. En effet, Manuel a été défait avec toutes son armée et il a failli être fait prisonnier. Et c'est alors que Gabras observa l'effet du surcot jaune de l'empereur sur sa cotte de maille et fit cette remarque : « ce n'est pas une couleur de bon augure, ô empereur, et à l'heure de la guerre elle agit contre un sort heureux[49] ». Cette demande de contre-don était curieusement formulée *a priori* mais elle témoignait d'une fine connaissance des coutumes du cérémonial byzantin. Car « Manuel eut à ces mots un bref sourire forcé, retira son surcot bordé de pourpre et d'or et l'offrit à Gabras ». Le contre-don était donc un vêtement de dessus de l'empereur et il était doré, la couleur resplendissante de l'aura impériale. Mais le doré est synonyme de victoire et non de défaite, ainsi est-il passé au jaune au lendemain de la défaite de l'empereur. On rappelle ici que la robe jaune symbolise le carême et la maladie[50]. Nul doute que quand le sultan l'aura mis, il redeviendrait doré. Néanmoins la question reste de savoir s'il s'agit d'un cadeau à un tiers (l'ambassadeur), comme il en était dans le cas des ambassadeurs génois que nous avons examiné, ou au sultan par l'intermédiaire de l'ambassadeur.

46 Schreiner, Geschenke, nº 34.

47 Paul Gautier, « Le Typikon du sébaste Grégoire Pakourianos », *REB*, 42, 1984, p. 42 : « des vêtements impériaux de grand prix déposés dans l'église, sans compter ceux qui me furent donnés par notre puissant et saint empereur kyr Alexis et qui habillaient son très noble et très précieux corps, quand avec l'aide puissante et la force de sa dextre divine, grâce à la bonne fortune et pour le bonheur de notre saint empereur j'ai broyé et écrasé ses ennemis… ».

48 *Chronicon Magni presbyteri*, MGH *SS* 17, 511.

49 Choniatès, p. 189, trad. Magoulias, p. 106-107.

50 Voir les deux robes rouge et jaune envoyées par Jean Apokaukos, évêque de Naupacte, à Théodore d'Épire lors de la visite pascale de ce dernier à Naupacte vers 1220, et l'interprétation qu'il en donne, cf. *Lettres de Jean Apokaukos, métropolite de Naupacte*… (en grec), A. I. Papadopoulos Kerameus, éd., *Noctes Petropolitanae. Sbornik vizantiiskih tekstov* XII-XIII *vekov*, Saint Petersbourg, 1913, p. 271[13-20].

Le cas n'est pas clair, mais il est violent puisque l'empereur en s'en dévêtant donne une partie de son pouvoir. Beaucoup plus tard, quand la Serbie devint une grande puissance avec laquelle il fallait négocier et même s'allier par mariage, on remarque que le kralj Milutin offre à l'ambassadeur d'Andronic II, Théodore Métochite, des habits royaux « qu'il n'avait portés qu'une fois » et également ses ceintures[51]. Or d'après l'ambassadeur byzantin, le kralj serbe imitait entièrement le cérémonial byzantin.

Avec la robe impériale, c'était la couronne impériale qui était le don le plus prestigieux, car l'empereur a reçu sa couronne comme l'élu de Dieu. En abordant ce chapitre on ne peut pas ignorer le célèbre texte de Constantin VII :

> … ces robes officielles et ces couronnes (*stemmata),* que nous appelons *kamelaukia*, n'ont pas été confectionnées par 1'homme, ni ne sont le produit de son activité. Mais, selon les anciens récits, consignés dans les livres secrets, lorsque Dieu fit Constantin le Grand empereur, et que ce dernier devint le premier empereur chrétien, il lui envoya, par les soins d'un ange, ces robes et ces couronnes, que nous appelons « *kamelaukia* », et il lui ordonna de les déposer dans la grande et sainte église de Dieu, qui, d'après le nom de la sagesse divine, est appelée Sainte-Sophie ; et il lui enjoignit de ne pas les utiliser quotidiennement, mais *seulement* lors d'une grande et officielle fête du Seigneur. C'est pourquoi, sur l'ordre de Dieu, ces objets restent déposés et suspendus au-dessus de la sainte table sur l'autel de cette église, où ils servent à l'ornementation de celle-ci[52]…

Le pouvoir impérial est un don de Dieu matérialisé par la couronne, que l'empereur délègue à son fils et à son épouse et c'est la raison pour laquelle il met la couronne lui-même sur leurs têtes. Il faut donc entendre ces dons de robes impériales et de couronnes comme une délégation de pouvoir par l'empereur de la même façon que le pouvoir a été délégué par Dieu au basileus. Ainsi l'empereur confère-t-il la couronne aux étrangers « choisis par lui ». Si au x^e^ siècle Khazars, Hongrois, Russes, peuples des steppes nordiques sont exclus des « amis » auxquels l'empereur peut offrir une couronne, la donne change assez vite. Ainsi Michel VII Doukas envoie une couronne à Geza I^er^ de Hongrie dans la seconde moitié du xi^e^ siècle signifiant par ce don la vassalité du roi hongrois par rapport à l'empereur byzantin[53]. Lorsque l'empereur donne la couronne à un souverain étranger, il n'entame pas l'universalité de l'Empire, il ne fait que diffuser la *basileia* et crée une dépendance du nouveau couronné au sein de la pyramide byzantine[54]. L'empereur Isaac II Ange envoya à Saladin une couronne en or en

51 *Presbeutikos* dans Leonidas Mavromatis, *La fondation de l'Empire serbe, le kralj Milutin*, Thessalonique 1978, p. 113[841-850].

52 Constantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio, op. cit.,* ch. 13, p. 67-69.

53 Robert Cormack, « But is it art? », in *Byzantine Diplomacy*…, J. Shepard et S. Franklin, éd., Aldershot, Variorum, 1992, *op. cit.,* p. 230-231.

54 Gilbert Dagron, « Couronnes impériales, Forme, usage et couleur des stemmata dans le cérémonial du x^e^ siècle », in *Idées byzantines*, Paris, ACHCByz, II, 2012, p. 527.

disant « je t'envoie celle-ci parce que selon moi tu es vraiment roi et le seras moi t'aidant et Dieu le voulant[55] ». On peut se demander si la couronne envoyée à Saladin était identique à l'une de celles que portait l'empereur en son palais puisque nous savons qu'il y avait dans le palais plusieurs couronnes impériales de couleurs différentes, blanc, bleu, vert, rouge, selon la couleur de leur pierre frontale[56] et qu'au fil du temps il y eut de plus en plus de couronnes. Des couronnes d'or le plus pur faisaient partie de la dot de Millicent fiancée à Manuel Ier un temps, mais vite éconduite. Donc, non seulement les couronnes sont de plus en plus nombreuses à être fabriquées par les artistes du palais, mais encore des couronnes viennent de l'étranger pour rehausser la garde-robe impériale[57].

La couronne impériale fait également partie des cadeaux envoyés par Michel VIII à Nogaï, le khan de la Horde d'Or, à la suite du mariage de ce dernier avec sa fille naturelle Euphrosyne en 1269. Mais le khan ne la considéra pas ou plutôt ne voulut pas la considérer comme un insigne, mais plutôt comme un objet magique, car il s'informa du pouvoir de protection de la perle incrustée contre la foudre, faisant sans doute allusion au cabochon au centre de la couronne. Et l'on peut penser qu'il avait également reçu des robes impériales quand il demandait si les vêtements précieux qu'on lui avait fournis permettaient de préserver ses membres de la fatigue : il s'agissait cette fois d'un remède supposé[58]. L'image impériale pouvait même s'assimiler, comme nous l'avons vu pour le pallium de Saint Laurent, à une amulette magique dans la sphère chrétienne.

Un autre cadeau diplomatique somptueux, l'émail cloisonné de la Pala d'Oro, fut envoyé à Venise en 1105 en l'honneur du doge Ordelafo Falier qui fut représenté dans la partie centrale sur l'une des plaques aux côtés du couple impérial et sans doute d'un autre membre de la famille Comnène. Seul subsiste le portrait d'Irène Doukaina. Celui d'Alexis Ier a disparu avec le quatrième portrait, sans aucun doute celui de Jean II, couronné coempereur en 1092[59].

Dans le cas de la coiffe offerte par l'impératrice Irène de Montferrat, lorsqu'elle régnait à Thessalonique, à son gendre le kralj de Serbie, Milutin, lors de sa visite avec son épouse et fille de l'impératrice, la jeune Simonide vers 1310, l'historien Grégoras souligne à quel point elle était identique à la couronne impériale. Plus que la signification de l'insigne impérial, c'est le prix

55 *Chronicon Magni presbyteri*, MGH *SS* 17 (Magnus von Reichersberg), 511.

56 Gilbert Dagron, « Couronnes impériales », art. cit., p. 536.

57 1160-1161 : Guillaume de Tyr, 18, 31, l. 12, p. 856.

58 Georges Pachymérès, *Relations Historiques* V, 4, Albert Failler, éd., t. 2, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 448.

59 David Buckton et John Osborne, « The Enamel of Doge Ordelaffo Falier on the Pala d'Oro in Venice », *Gesta* 39/1, The International Center of Medieval Art, 2000, p. 43-49 ; une autre hypothèse a été avancée selon laquelle le cadeau diplomatique n'aurait concerné que la partie centrale de la Pala d'Oro, soit les portraits impériaux, cf. Schreiner, Geschenke, p. 254.

exorbitant de la couronne qui est dénoncé par les contemporains, car Irène lui en donnait chaque année une plus belle et elle lui offrait aussi les vêtements les plus brillants et les plus coûteux, là encore très probablement des robes impériales, à ce point qu'elle aurait vidé les trésors impériaux[60].

Pour en revenir aux envois aux souverains étrangers de couronnes et de vêtements impériaux qui se multiplient à partir du XII^e siècle, A. Cutler a pu parler d'une véritable industrie de cadeaux diplomatiques à Byzance[61], où il est difficile de distinguer la part du symbolique et de l'économique, et la question peut être posée pour tous les biens manufacturés de luxe, comme les étoffes de soie ou les tissus de lin, mais aussi tous les vaisseaux d'or[62] ou d'argent travaillés ou les produits bruts de luxe de l'époque comme les fourrures[63] ou encore les épices ou les parfums dont la commande stimulait la production ou le commerce. Un exemple de cette confusion entre cadeaux diplomatiques et marchandises peut être relevé dans le traité conclu entre le sultan mamelouk Qalâwûn et Michel VIII en 1281[64]. Une des clauses, en effet, stipule que les émissaires byzantins pourront acheter des chevaux de race dans les terres du sultan et les émissaires mamelouks des « richesses » en terre byzantine, soit les tuniques de soie byzantines si convoitées, ou des bijoux, ou encore la monnaie d'or, les automates, les faucons, les fourrures d'écureuil. Il faut donc chaque fois relever la provenance du cadeau et les circonstances du don et du contre-don pour en interpréter la signification.

Icônes, reliques et livres

Il est temps d'aborder ces cadeaux plus spécifiquement religieux que furent les icônes, les reliques et les manuscrits dont la valeur en Occident et dans l'Europe orthodoxe reposait sur des croyances communes, ce qui n'exclut pas un environnement social et culturel particulier à chaque royaume. Ils ont

60 *Nicephori Gregorae Byzantina historia : graece et latine,* éd. Ludovic Schopen, 2 vol., Bonn, CSHB, 1829-1830 (ci-dessous Nicéphore Grégoras), I, p. 242 ; trad. Jan Louis Van Dieten, *Nikephoros Gregoras, Rhomaïsche Geschichte*, I, Stuttgart, Anton Hiersemann, 1973 (ci-dessous trad. van Dieten), p. 189.

61 Anthony Cutler, « Gifts and Gift Exchange », art. cit. p. 268.

62 Il est assez surprenant qu'en 1422 les empereurs d'un État ruiné qui, paraît-il, mangeaient dans des plats en cuivre, pouvaient envoyer comme cadeaux au sultan ottoman de la vaisselle en or que subtilisa à ses propres fins Théologos Khrorax et que l'on retrouva donc dans sa maison quand il fut arrêté car, toujours selon Doukas, « les objets en or et en argent étaient prévus pour être donnés au Turc comme dons de la part de l'empereur », cf. Doukas XXVIII.1. 2. 3, I. Bekker, éd., Bonn, CSHB, 1834 ; trad. anglaise par Harry J. Magoulias, *Decline and Fall of Byzantium to the Ottoman Turks by Doukas*, Détroit, 1975.

63 Voir les fourrures envoyées par Andronic II au sultan mamelouk en 1302, cf. Franz Dölger, *Regesten der Kaiserurunden des Oströmischen Reiches*, 4 *Regesten von 1282-1341*, Munich-Berlin, Verlag C. H. Beck, n° 2240.

64 Marius Canard, « Un traité entre Byzance et l'Égypte au XIII^e siècle et les relations diplomatiques de Michel VIII Paléologue avec les sultans mamelouks Baibars et Qala'ûn », in Marius Canard, *Byzance et les musulmans du Proche Orient*, Londres, Var. Reprints, 1973, IV.

une portée symbolique, mais cela ne veut pas dire qu'ils n'ont pas de valeur économique dans la société médiévale comme l'a montré justement H. A. Klein pour les reliques byzantines si prisées en Occident.

En ce qui concerne les reliques, de la même façon que l'empereur détenant le pouvoir comme l'élu de Dieu le partageait et le diffusait en offrant des couronnes et des robes impériales aux souverains étrangers pour mieux souligner leur dépendance, de même il se posait en gardien et diffuseur des reliques les plus sacrées de la chrétienté, en particulier celles qui sont associées au Christ, à la Vierge et à certains saints[65]. Certains reliquaires accompagnent les donations en espèces trébuchantes comme « des marques d'amitié » sans lesquelles les repères socio-culturels seraient perdus. Ainsi aux donations faites à Henri IV de Germanie Alexis I[er] a ajouté « en marque d'amitié » un *enkolpion* d'or serti de perles, un reliquaire d'or qui contient les reliques de divers saints dont on connaît les noms par une étiquette apposée sur chacun, un calice en sardonyx, une pièce de foudre (*astropelekin*) attachée par une chaîne d'or et du baume[66]. À Éric I[er] de Danemark il offrait en 1103 les reliques de saint Nicolas[67] et à la cour du roi d'Angleterre les reliques de Jean Chrysostome[68]. Si les premières donations de reliques semblent se situer dans un contexte de dons et contre-dons entre souverains, les secondes semblent avoir eu une portée plus lucrative car l'ambassade devait recruter des mercenaires.

Un exemple de la valeur symbolique et économique du don des reliques est celui de 1172 quand Henri de Lion, duc de Saxe, revint de Terre sainte, alors que s'est déjà accompli l'échange de don et contre-don à l'aller entre le duc et Manuel I[er] par l'entremise de sa femme Marie d'Antioche[69]. Nous reviendrons plus loin sur les chevaux offerts par Henri de Lion à son arrivée à Constantinople en avril 1172. En contre-don pour son départ à Acre Henri avait reçu du tissu de velours et des fourrures pour tous ses chevaliers avec une petite zibeline pour lui. Quand il revint d'Acre et que Manuel voulut lui offrir quatorze mules chargées d'or, d'argent et de vêtements de soie, il refusa. En effet, il n'avait plus la possibilité de contre-don, si ce n'est de se faire accuser à son retour en Saxe d'avoir été corrompu par Manuel, d'avoir touché un pot de vin qui influerait sur sa ligne politique. Alors Manuel lui fit don des saintes reliques que le duc avait demandées plusieurs fois. Tout se passe

65 Holger A. Klein, « Easter objects and Western desires », art. cit., p. 284.

66 Anne Comnène ref. n. 5.

67 Schreiner, Geschenke, n° 36 ; Krijnie N. Ciggaar, *Western Travellers to Constantinople, The West and Byzantium 962-1204, Cultural and Political Relations,* Leyde-New York, Brill, 1996, p. 111.

68 Krijnie N. Ciggaar, « L'émigration anglaise à Byzance après 1066. Un nouveau texte en latin sur les Varangues à Constantinople », *Revue des Études Byzantines*, 32, 1974, p. 317 ; Schreiner, Geschenke, n° 55.

69 Arnold de Lübeck, *Chronique des Slaves*, G. H. Pertz et J. M. Lappenberg, éd., MGH *ScriptRerGerm* 14, p. 10-36 ; Holger A. Klein, « Eastern Objects and Western Desires », art. cit., p. 284-286.

comme si les reliques étaient par conséquent un don uniquement spirituel et pouvaient facilement être acceptées par le duc. Manuel y ajoutait la gloire de pierres précieuses « par générosité », est-il spécifié. Néanmoins quelle que fût la finalité des dons acceptés par Henri de Lion et rapportés à Nis, ils suscitèrent la critique de Godefroy de Viterbe qui soupçonna sa probité et l'accusa d'avoir été acheté par les cadeaux des Grecs[70]. En fait, il semble bien qu'il fût reparti avec de la vaisselle en métal, des soies et des reliques. C'est ledit « trésor des Guelfes » dont on a retrouvé une patène et un calice. Néanmoins le récit, fictif ou non, de la seconde rencontre entre Manuel et le duc témoigne de la limite à ne pas franchir quant à la valeur économique du don et suggère que Manuel « achetait » le duc aux dépens de Barberousse.

On peut citer quelques autres exemples de reliquaires donnés comme cadeaux diplomatiques par l'empereur byzantin aux puissances occidentales avant 1204, ainsi les fameux triptyques reliquaires contenant des morceaux de la Vraie croix à Wibald, abbé de Stavelot et ambassadeur de Frédéric Barberousse en 1155 et 1157[71]. Et aussi la staurothèque carrée à feuilles d'argent avec les images de Constantin et Hélène, signée en caractères grecs et dans laquelle était insérée la croix du Seigneur, qui fut donnée en cadeau par Isaac II Ange à Job, évêque d'Esztergom[72]. Néanmoins ces dons de reliques étaient limités et, comme on l'a vu, lors d'occasions plutôt exceptionnelles.

Tout semble changer avec la conquête de Constantinople et le pillage de la Ville par les Latins. Alors les reliques tombèrent en grand nombre aux mains des Occidentaux avec leurs superbes reliquaires, sans que l'on sache vraiment si l'ensemble dispersé en Occident provient vraiment du pillage ou si de nombreuses pièces furent envoyées plus tard. Telle la staurothèque impériale acquise par Henri d'Ulm, qui semble être un cadeau pour services rendus de Boniface de Montferrat alors qu'il était roi de Thessalonique[73]. Une sorte de contre-don de Boniface provenant d'un vol ! La valeur symbolique s'efface ici au profit unique de la valeur économique. Ainsi les reliques sacrées étaient dons ou marchandises, ou les deux à la fois, selon les circonstances[74].

---

70 Godefroy de Viterbe, *Gesta Friderici*, MGH *SS* 22, p. 332 ; Holger A. Klein, « Eastern objects and Western Desires », art. cit., p. 287.

71 Otto of Freising, *The Deeds of Frederick Barbarossa*, éd. Charles C. Mierow, Columbia University Press, 2004, p. 154, 165 ; Holger A. Klein, « Eastern objects and Western Desires », art. cit., p. 293.

72 Schreiner, Geschenken, nº 56 (entre 1185 et 1190), selon lequel il s'agissait d'un cadeau pour Béla lors du mariage de sa fille avec l'empereur byzantin. Cette hypothèse est battue en brèche par Günter Prinzing, « 'The Esztergom reliquary revisited' Wann, Weshalb und Wem hat kaiser Isaak II Angelos die Staurothek als Geschenk übersandt? », in N. Asutay-Effenberger–F. Daim, éd., *Philopation: Spaziergang im Kaiserlichen Garten, Beiträge zu Byzanz und seinen Nachbarn (Festchrift für Arne Effenberger zum 70. Geburtstag)*, Mayence, 2012, p. 247-256.

73 Holger A. Klein, « Eastern objects and Western Desires », art. cit., p. 301-302.

74 *Ibid.*, p. 303.

On connaît l'ampleur de la circulation des icônes et reliques byzantines en Occident par la quantité de celles qui nous sont parvenues mais dont l'origine nous est le plus souvent inconnue. De plus, certaines icônes furent offertes aux souverains étrangers sans être décrites, telles les icônes impériales envoyées par Michel VIII à Louis IX à Tunis, qui devaient être particulièrement belles car leur seule apparition devait frapper le public d'étonnement. Elles furent néanmoins offertes avec des coupes et des fonds importants, ce qui laisse supposer qu'elles devaient être estimées à une certaine valeur comme le reste de la donation[75]. Le but de l'ambassade était d'amener le roi de France à faire pression sur son frère Charles d'Anjou qui avait signé avec Baudouin II et le pape Clément IV le traité de Viterbe en 1267 et s'apprêtait à lancer une croisade contre Constantinople. Il s'agissait donc de présenter des arguments chiffrés au-delà de la valeur symbolique de belles icônes. En revanche, les icônes dorées envoyées à Grégoire X, qui sombrèrent dans la mer avec la superbe nappe d'autel ci-dessus mentionnée, doivent être situées dans le contexte du Concile de Lyon et de l'Union des Églises et devaient orner la basilique Saint-Pierre dédiée aux saints Pierre et Paul. Leur signification idéologique devait l'emporter sur leur valeur économique.

Au fur et à mesure que l'Empire s'appauvrissait, les autorités s'attachaient aux réalités économiques nouvelles, notamment pour les reliques. Un exemple intéressant est celui des reliques de la Vraie Croix certifiées par le nonce apostolique Pierre Tomaso auprès du bayle vénitien de Constantinople en 1357. Pour les authentifier on dut recourir au témoignage de l'impératrice Irène, épouse de l'empereur Jean VI Cantacuzène, qui attesta que ces reliques provenaient du Palais impérial, qu'elles avaient été mises en vente par nécessité à la Loggia des Vénitiens et qu'il n'en existait pas de plus précieuses que celles-ci dans tout l'Empire[76]. Il s'agit donc bien de la valeur économique des dites reliques. Elles servirent au fur et à mesure à financer la survie de l'empire. Ainsi, en 1395, alors que Constantinople était assiégée depuis un an par les Turcs, l'empereur Manuel II proposa à Venise la tunique du Christ et autres reliques en gage d'un prêt financier destiné à soutenir l'effort de guerre[77]. Venise refusa par crainte que ce geste ne déclenchât une émeute populaire. Quand Manuel partit faire sa tournée en Europe en 1400, il emporta avec lui lesdites reliques.

Au xv^e^ siècle l'empereur byzantin envoyait donc des reliques, faute de cadeaux plus prestigieux, aux souverains d'Aragon, de Castille et de Navarre contre-dons des sommes demandées ou prélevées dans ces royaumes pour la survie de l'Empire avec l'autorisation du pape. On ne sait pas si les

75 Georges Pachymérès, *Relations Historiques* V, 4, Albert Failler, éd., t. 2, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 464.

76 Holger A. Klein, « Eastern objects and Western Desires », art. cit., p. 309.

77 Freddy Thiriet, *Regestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, 3 vol., Paris 1958-1961, t. 1, 1329-1399, p. 210, n° 892 ; John W. Barker, *Manuel II Palaiologos (1391-1425): A Study in Late Byzantine Statesmanship*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1969, p. 130.

reliques parvenaient dans leurs reliquaires qui étaient si précieux avant 1204, cela semble peu probable. Les souverains étrangers se faisaient livrer sur commande et demandaient des certificats d'authentification, tel le roi d'Aragon Martin Ier qui s'assurait de leur authenticité par un document impérial et requérait en même temps l'avis du vicomte de Rhodes. Manuel II qui résidait alors au Louvre envoya une ambassade conduite par Alexis Vranas qui apportait le chrysobulle requis, daté du 13 août 1400, et ajouta au premier envoi un morceau de la tunique du Christ qui avait guéri la femme hémorroïdaire et un fragment de la sainte éponge[78]. De semblables reliques furent envoyées à Charles III de Navarre et encore au roi Jean Ier de Portugal. De la même tunique susmentionnée, Manuel put envoyer encore des morceaux à l'antipape Benoit XIII à Avignon et encore en novembre 1402 à Marguerite de Danemark. En oct. 1407, une ambassade conduite par Manuel Chrysoloras quittait Constantinople pour l'Espagne livrer d'autres reliques authentifiées sur demande de Martin d'Aragon qui avait envoyé le 17 août 1405 trois lettres demandant les reliques qu'il désirait : l'ambassade byzantine fut qualifiée de « voyage des reliques[79] ». On remarquera donc que les souverains occidentaux encore en appétence de reliques provenant de l'Orient byzantin étaient des souverains aux marges de l'Europe. Les autres, notamment le roi de France, avaient fait leurs provisions depuis longtemps ! Par ailleurs l'empereur n'est plus considéré comme sûr détenteur des authentiques reliques puisque les souverains demandent des certificats.

Curieusement nous n'avons guère de mention d'icônes ou de reliques envoyées en Serbie ou en Bulgarie, pays orthodoxes. Les souverains d'Europe orientale avaient leurs propres icônes et sans doute étaient-ils moins friands des « reliques » byzantines que les souverains occidentaux. Par ailleurs, les documents occidentaux sont beaucoup plus fournis pour cette époque que les documents slaves. Les sources sont donc essentiellement byzantines. Or elles mentionnent le plus souvent des cadeaux sans précision. Néanmoins nous savons qu'en 1229-1230 Savas, le premier archevêque de Serbie, passa par Nicée

78 Franz Dölger-Peter Wirth, *Regesten der Kaiserurunden des Oströmischen Reiches*, 5, 1341-1453, Munich-Berlin, Verlag C. H. Beck, 1965, nº 3281 ; Constantin Marinesco, « Du nouveau sur les relations de Manuel Paléologue (1391-1425) avec l'Espagne », *Studi bizantini e neoellenici*, 7, 1953 p. 420-436 ; Sébastien Cirac Estopanan, *La union, Manuel II Paleologo y sus recuerdos en Espana*, Barcelone, 1952, p. 56-57 ; *Diplomatari de l'Orient Català (1301-1409)*, A. Rubio i Lluch, éd., Barcelone, 1947, p. 684, 685-686, 689 : lettres de Martin d'Aragon au Vicomte de Rhodes, à Manuel et à Jean VII. Voir aussi le chrysobulle daté du 30 août 1400, écrit au Louvre, adressé au roi Charles III de Navarre : « l'empereur y certifie les reliques transportées par Vranas et décrit les besoins d'aide qu'il sollicite », cf. Dölger, *op. cit*., *Reg*. nº 3282, p. 87. Voir aussi Constantin Marinesco, « Du nouveau », art. cit., p. 422-424. Pour le chrysobulle perdu en faveur de la reine du Danemark, G. Dennis, « Two Unknown Documents of Manuel II Paleologus », *Travaux et Mémoires*, 3, 1968, p. 399-401.

79 *Diplomatari de l'Orient Català*, *op. cit*., nº 694, p. 716-718 ; Constantin Marinesco, « Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon. Commentaire sur quatre lettres inédites, expédiées par la chancellerie byzantine », *Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine*, 11, 1924, p. 193-194. Voir aussi Holger A. Klein, « Eastern objects and Western Desires », art. cit., p. 311-312.

à son retour de Jérusalem et qu'il reçut de l'empereur Jean Vatatzès de l'or et un reliquaire contenant un morceau de la Vraie Croix qu'il alla déposer au mont Athos[80]. Et lors d'une ambassade de l'empereur Andronic III conduite par Jean Roger auprès du souverain bulgare Šišman en 1328, il lui fut donné une croix reliquaire : ce cadeau est symbolique car le tsar avait envoyé des troupes contre Andronic III et il avait ensuite fait repentance[81]. On peut dire ici que la relique est le contre-don du repentir.

Parmi tous ces échanges de cadeaux diplomatiques nous n'avons relevé que peu de livres. Certes, ces livres n'étaient pas ordinaires, car il s'agissait de livres luxueux, pour la plupart illustrés[82].

En 1111 Sigurt, roi de Norvège, reçut un missel à lettres d'or du patriarche. En contre-don il offrit à Alexis I^er^ son bateau à tête de dragon dorée[83]. Manuel I^er^ Comnène a remis aux ambassadeurs de Guillaume I^er^ de Sicile en 1158 un manuscrit contenant les œuvres de Ptolémée[84]. On connaît un manuscrit enluminé du Nouveau Testament envoyé par Michel VIII au roi de France en relation avec le concile de 1274 avec une inscription dans la marge de la miniature de saint Mathieu mentionnant le nom de Michel VIII comme donateur[85].

On relève un missel et un bréviaire dans le trousseau d'Anne de Savoie en 1325 : était-ce pour son usage personnel ? Ou convenait-il de les déposer dans la bibliothèque impériale ?

Un cas particulier est celui du magnifique manuscrit enluminé de la *Chronique* de Manassès dans une version bulgare conservé au Vatican (Vat. Slav. 2[86]). La date communément admise de sa production est 1344-1345 et les miniatures auraient été copiées d'un original grec envoyé à la cour d'Ivan Alexandre. On peut en dire autant d'un autre Ms enluminé en version

80 Günter Prinzing, « Zum Austausch diplomatischer Geschenke zwischen Byzanz und seinen Nachbarn », in *Ostmittel-und Südosteuropa in Mitteilungen zur spätantiken Archäologie un byzantinischen Kunstgeschichte*, vol 4, 2005, p. 158-159.

81 *Ioannis Cantacuzeni Eximperatoris Historiarum Libri 4 : graece et latine*, Ludovic Schopen, éd., 3 vol., Bonn,1828-1832 (infra Cantacuzène), ch. 58, I, p. 298-299.

82 Pour les livres comme cadeaux diplomatiques de Byzance aux Occidentaux, cf. John Lowden, « The luxury book as diplomatic gift », in *Byzantine Diplomacy, op. cit.*, p. 249-260.

83 K. N. Ciggaar, Western Travellers, p. 112, 127 ; Schreiner, Geschenke, n^o^ 37-38.

84 Schreiner, Geschenke, n^o^ 47a.

85 Coislin 200 : Cecily Hilsdale, The imperial image, art. cit., p. 162, n. 46 : il faut noter l'erreur de l'auteure sur le roi de France qui en 1274 ne peut être Louis IX. Néanmoins toujours selon l'auteure il s'agirait non d'une fabrication spécialement préparée pour le concile de 1274, mais d'une production de stock que l'on mettait à part et que l'on envoyait au gré des circonstances. Cet envoi a été remis en question par Lowden, art. cit., p. 256, qui y voit davantage une copie exécutée en France par Jean Parastron, un Grec franciscain de Constantinople, qui aurait été plusieurs fois ambassadeur de l'empereur byzantin auprès du pape et inversement.

86 Elena N. Boeck, « Engaging the Byzantine Past : strategies of visualizing history in Sicily and Bulgaria », in Ruth Juliana Macridès, *History as Literature in Byzantium, Papers from the Fortieth Spring Symposium of Byzantine Studies*, University of Birmingham, avril 2007, p. 218-219, 222.

bulgare de la même époque, un Évangéliaire. Ces livres ont été vite traduits du fait de la barrière de la langue et leurs illustrations copiées, car elles étaient remarquables. Parfois, comme dans la Chronique de Manassès, l'artiste ajoutait des illustrations ressortissant à l'histoire nationale, ici bulgare. Néanmoins on peut tenter de proposer la date de ce don diplomatique. L'hypothèse de cadeaux accompagnant le mariage en 1355 de Kératsa-Maria avec Andronic IV ne peut être retenue, car elle correspond à une date trop tardive. Si l'on pense que l'envoi du très beau manuscrit grec illustré de la *Chronique* ne doit pas être très éloigné de la traduction[87] (1335-1340), on peut suggérer, me semble-t-il, le règne d'Andronic III déjà mentionné pour l'année 1328 dans le cadeau de la croix reliquaire à Michel III Šišman, sans compter le mariage antérieur du tsar avec Théodora Palaiologina, la sœur d'Andronic III en 1324, qui put donner lieu à l'envoi de beaux manuscrits byzantins à la cour bulgare[88]. À l'occasion d'un voyage en Italie avec son fils Jean VII en 1392, Maria offre un tétraévangile à l'évêque de Novare, alors qu'elle se rendait auprès du duc de Milan[89] . Ce cadeau retrouvé grâce à une notice par hasard, conforte notre hypothèse selon laquelle la circulation des manuscrits grecs en Italie était une réalité bien vivante à cette date et sans doute Maria avait-elle emporté dans ses bagages plusieurs livres à offrir.

Au lendemain de ses pérégrinations en France à la cour de Charles VI, un très beau manuscrit grec du XIVe siècle contenant les œuvres du Pseudo-Denys, dans lequel ont été insérées des miniatures pleine page de saint Denys l'Aréopagite habillé comme un évêque byzantin ainsi qu'une miniature représentant la famille impériale bénie par la Vierge et l'Enfant, fut offert en cadeau par Manuel II à l'abbaye royale de Saint-Denis[90] et porté par Manuel Chrysoloras en 1407-1408[91].

87 Élisabeth Malamut, « La circulation des manuscrits grecs en Europe, mil. XIVe-mil. XVe siècle », in *Medieval Christian Europe, East and West. Traditions, values, communications*, Vasil Gjuzelev et Anisava Miltenova, éd., Sofia, Gutenberg, 2002, p. 89, 107.

88 Nicéphore Grégoras I, p. 391 ; trad. van Dieten, II, 1, 1979, p. 190-192. On a même pu forger l'hypothèse de ms grecs oubliés dans quelque cave depuis le règne de Manuel Ier Comnène et exhumés grâce à l'initiative d'Ivan Alexandre. Cela me semble irréaliste étant donné le transfert supposé des ms de Sofia à Trnovo et des débuts mouvementés du second Empire bulgare.

89 Eurydice Lappa-Zizicas, « Le voyage de Jean VII Paléologue en Italie », *Revue des Études Byzantines*, 34, 1976, p. 139-142.

90 Ce manuscrit s'inscrit comme la suite, six siècles après, de l'envoi du premier très important Pseudo-Denys (*Paris.gr.437*) par Michel II en 827 à Louis le Pieux à Saint-Denis, cf. Lowden, art. cit., p. 250-251.

91 Pour la description du ms, voir Ioannis Spatharakis, *Corpus of Dated Illuminated Greek manuscripts*, Leiden, 1981, no 278 et *The Portrait of Byzantine Illuminated Manuscripts*, Leiden, 1976, p. 139-144 ; *Byzance. L'art byzantin dans les collections publiques françaises* (Musée du Louvre, 3 nov. 1992-1er février 1993), Édition de la Réunion des musées nationaux, Paris 1992, no 356 ; Jean Irigoin, « Les manuscrits grecs de Denys l'Aréopagite en Occident, les empereurs byzantins et l'abbaye royale de Saint-Denis en France », *Denys l'Aréopagite et sa postérité en Orient et en Occident. Actes du Colloque International, Paris, 21-24 septembre 1994*, Ysabel de Andia, éd., Paris, 1997, p. 19-29. Là encore il s'agirait d'un manuscrit élaboré antérieurement à Constantinople au XIVe siècle et qui ne reçut sa destination finale que

En 1438-1439, un grand nombre de manuscrits grecs furent emportés par la délégation grecque, dont certains firent l'objet de cadeaux diplomatiques. Le souverain Jean VIII offrit à la Commune de Venise un Évangéliaire enluminé du XIe siècle[92].

Des cadeaux monumentaux

L'espace musulman du Dâr al-Balad situé non loin du Grand Palais dont on a plusieurs témoignages dès le Xe siècle aurait d'abord hébergé un lieu de prière, puis une mosquée congrégationnelle. Cette dernière a connu des changements de maître, comme en témoignent les destinataires successifs de la *khutba*, au fur et à mesure des relations diplomatiques qui s'établirent entre l'Empire et les puissances musulmanes, abbasside, fatimide, seldjoukide et enfin ayyoubide avec le traité de Saladin et Isaac en 1189[93]. L'ambassadeur

> que le sultan avait envoyé auprès de l'empereur après la conclusion d'un accord mutuel pour instituer les prières musulmanes dans la mosquée de Constantinople s'était rendu sur place et avait prononcé la *khutba*, après avoir été reçu avec grand respect et honneur. Le sultan avait envoyé en sa compagnie, dans le même navire, le prédicateur, le *minbar* et un certain nombre de muezzins et de lecteurs du Coran[94].

Avec la destruction du Dâr al-Balad par la foule lors des violents évènements de 1201 et du *mitaton* par les croisés en 1203, les marchands musulmans quittèrent la ville. C'est Michel VIII Paléologue comme empereur à Constantinople après 1261 qui renoua avec la tradition antérieure.

Pour les musulmans, ce fut le sens de la construction de la mosquée sur ordre de Michel VIII à Constantinople comme cadeau offert au sultan mamelouk Baybars en 1261-1262. Il s'agit cette fois d'offrir aux musulmans

---

lorsque Manuel II rechercha l'aide occidentale et envoya donc le luxueux manuscrit qu'il actualisa par l'introduction du portrait impérial, cf. Cecily J. Hilsdale, « The imperial image », art. cit., p. 162, n. 46.

92 Voir Élisabeth Malamut, « Quand se côtoyaient humanistes et hommes de métier : les ambassadeurs byzantins au Concile de Ferrare-Florence (1438-1439) » dans *l'Identité du diplomate (Moyen Âge-XIXe siècle) Métier ou noble loisir ?* Indravati Félicité, dir., Classiques Garnier, Rencontres Série Histoire, Paris, 2020, p. 255-268 ; Joseph Gill, *The Council of Florence*, Cambridge, Cambridge University Press, 1959, p. 163-164.

93 Glaire G. Anderson, « Islamic Spaces and Diplomacy in Constantinople (Tenth to Thrirteenth Centuries C. E.), *Medieval Encounters*, 15, 2009, p. 99-103. L'auteur ne pense pas qu'il y ait eu une seconde mosquée construite, à la suite de l'accord entre Isaac II et Saladin, près de l'église Sainte Irène de Pérama (été 1189), à l'emplacement du fameux *mitaton* des Syriens, cf. Stephen W. Reinert, « The Muslim Presence in Constantinople, 9th-15th Centuries : Some Preliminary Observations », in Hélène Ahrweiler et Angeliki E. Laiou, *Studies on the Internal Diaspora of the Byzantine Empire*, Washington DC, Harvard University Press, 1998, p. 141-142.

94 *The Rare and Excellent History of Saladin, or al-Nawâdir al-Sultâniyya wa-l-Mahâsin al-Yûsufiyya by Bahâ' al-Dîn ibn Shaddâd* translated by D. S Richards, Aldershot, 2002, p. 121-122. On rappellera qu'il y eut deux ambassades religieuses, puisque la première qui transportait le minbar avait été attaquée par les Génois et le minbar avait été transporté à Tyr où Conrad de Montferrat put témoigner de l'alliance entre Saladin et Isaac Ange.

de Constantinople un lieu de culte spécifique en échange de la protection des chrétiens melkites en terre d'Islam et de la reconstruction de leurs églises. Contrairement à la mosquée de Dâr al-Balad qui occupa un espace d'abord réservé aux prisonniers au IXe siècle, puis qui devint progressivement un lieu de prière, le bâtiment fut immédiatement défini comme une mosquée. Elle s'élevait à l'ouest de la ville. Baybars envoya les fournitures habituelles : des nattes *addni*, des chandeliers d'or, des rideaux brodés, des encensoirs, des tapis, du bois d'aloès, de l'ambre, de l'eau de rose[95]. De plus, ce complexe clos où s'élevait un bâtiment semblable à un funduq syrien révèle, comme en témoigne en 1293 le voyageur al-Jazarî, une importation de l'architecture musulmane au cœur de la capitale : « une grande place (*makân*) semblable à celle de Damas à deux étages, entourée d'un mur avec une porte pouvant être ouverte ou fermée[96] ».

Ces monuments successifs ont eu à l'égal des biens meubles une implication dans l'échange des dons dont témoigne le *Livre des Trésors et des Dons* rédigé par un officier fatimide vers 1070. La première partie est consacrée aux cadeaux diplomatiques entre souverains et nous interroge sur une culture partagée, qui, à l'exemple de la mosquée de Constantinople, dont le pendant est la protection des monuments chrétiens en Terre Sainte, transforme un bien matériel en un acte politique et culturel signifiant[97].

Une culture partagée ?

Il y avait sans conteste une *culture partagée* entre les cours de Byzance et d'Islam si l'on met de côté les signes chrétiens et les images. Ainsi fort prisés étaient les automates dont nous ignorons l'antériorité respective : étaient-ce ceux du Palais de l'Arbre que les ambassadeurs byzantins découvrirent à Bagdad en 917[98] ? Ou ceux de la Magnaure à Constantinople dont Liutprand s'émerveille lors de la réception de 949[99] ? Beaucoup plus tard, quand en 1375-1376, l'empereur Jean V envoya une boîte merveilleuse au sultan mamelouk, qui avait une forme géométrique d'où sortaient des statues à forme humaine, qui bruissaient à chaque heure de la nuit et laissaient tomber une noisette à chaque minute, il est certain que ce cadeau suscita un grand émerveillement[100]. Depuis les temps anciens Byzance et les musulmans s'échangeaient

95 Maqrîzî, *Histoire des sultans mamlouks de l'Égypte*, trad. fr. par Étienne-Marc Quatremere, I, Paris, 1837, p. 177.

96 Cité dans G. C. Anderson, Islamic Spaces, p. 107.

97 *Book of Gifts and Rarities*, éd. et tr. al-Qaddumi, Cambridge MA, Harvard University Press, 1996. Voir à ce sujet, Oleg Grabar, « The Shared Culture of Objects », in Henry Maguire, *Byzantine Court Culture from 829 to 1204*, Washington DC, Harvard University Press, 1997, p. 115-140.

98 Al-Khatîb al Bagdâdî in Alexander A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes* II/2, Bruxelles, 1950, p. 75.

99 Liutprand, *Antapodosis* VI, 5: *The Complete Works of Liutprand of Cremona*, *op. cit.* p. 197-198.

100 Henri Lammens, « Les Correspondances diplomatiques entre les Sultans d'Égypte et les puissances chrétiennes », *Revue de l'Orient Chrétien*, IX, 1904, p. 360-362 ; Mohamed Tahar Mansouri, *Recherche*, *op. cit.*, p. 238.

traditionnellement des cadeaux en parures, objets précieux, parfums et tissus. Saladin offre à Isaac II Ange une boîte de pierres précieuses, une autre d'essences balsamiques, 300 cordes de pierres perforées, un écrin de poudre d'aloès, et un arbre aloès, ainsi que 500 sacs de musc. Il paraît que le peuple de Byzance raffolait d'aloès et de musc, mais ce goût était bien partagé par les musulmans car le sultan Baybars envoie pour les fidèles de la mosquée de Constantinople du bois d'aloès. Michel VIII offre au sultan mamelouk Baybars des bijoux d'argent[101] et au khan Nogai de l'or et de l'argent en forme de coupes[102]. Une telle précision n'est pas anodine car nous avons souvent mention de sommes considérables de pièces d'or offertes sans que l'on sache s'il s'agit vraiment d'un cadeau ou d'un tribut ou encore d'un versement pour acheter l'aide militaire de tel ou tel prince.

On retrouve les mêmes marchandises précieuses échangées entre Byzance et l'Occident : quand Michel VIII voulut faire parvenir à Louis IX à Tunis des coupes d'or et d'argent qui finirent malheureusement dans un naufrage[103], on peut se demander si ce n'était pas une belle somme, l'or une fois fondu au secours des Croisés, et qui en échange permettait d'écarter à tout prix la menace de Charles d'Anjou. Les trousseaux des princesses latines mariées aux empereurs byzantins comportaient des parures : il paraît que celui de Millicent de Tripoli, promise à Manuel Ier Comnène, comportait des boucles d'oreille, des bracelets, des jarretières, des bagues, des colliers et des couronnes d'or le plus pur[104] : on peut supposer que celles-ci étaient les couronnes nuptiales et que les bagues, comme c'était la coutume, devaient représenter le couple fiancé. Ces cadeaux de mariage étaient somptueux car leur fabrication avait entraîné des frais considérables. On comprend la colère du frère de la fiancée quand Manuel annula subitement les fiançailles. De même, entre cours byzantine et serbe il y avait des dons de marchandises précieuses, mais ils ne sont détaillés qu'à l'occasion d'une circonstance particulière, si ce n'est dramatique. Tels pendant la guerre civile byzantine de 1341-1347, les échanges particuliers entre Jean Cantacuzène, qui aspire au trône, et les Serbes, des cadeaux trébuchants contre services armés rendus, mentionnés explicitement dans les textes comme don et contre-don. Ainsi en juillet 1342, avec Jean Oliver : en échange de l'aide armée du grand magnat serbe et de ses bons offices auprès du kralj Dušan, Cantacuzène lui offre des objets en pierres précieuses et en argent, sans plus de précision[105], et toujours en juillet 1342 Cantacuzène offre des cadeaux au kralj Stefan Dušan et à ses parents. Il s'agit de quelques objets « *keimelia* » les plus précieux

101 Mohamed-Tahar Mansouri, *Recherche, op. cit.*, p. 238.

102 Georges Pachymérès, *Relations historiques*, V, 4, éd. Albert Failler, t. II, p. 446.

103 *Ibid*., V, 9, éd. Albert Failler, t. II, p. 464.

104 1160-1161, cf. Guillaume de Tyr, 18.31, l. 10-15, p. 856.

105 Si ce n'est une promesse de mariage entre le fils de Cantacuzène et la fille de Jean Oliver, cf. Nicéphore Grégoras, II, p. 638, trad. Van Dieten, III, 1988, p. 78.

de ses trésors[106]. Rien d'autre n'est précisé si ce n'est que le kralj donne en échange tout ce qui convient à l'armée de l'empereur, pâturages pour les chevaux, vivres et logements nécessaires.

La chasse faisait partie de la culture partagée par tous les souverains médiévaux, ainsi doit-on comprendre l'envoi en 1178 par Henri Plantagenet à Manuel I[er] de chiens venant de Brême[107]. Dans les contre-dons des souverains étrangers, les animaux étaient en première ligne.

Les cadeaux offerts par les souverains musulmans étaient réputés pour frapper l'imagination et c'est ainsi que l'on trouve des animaux exotiques, tels les deux éléphants dont un « petit » offerts dans deux ambassades successives par Saladin à Isaac II Ange, animal désormais bien connu des Byzantins depuis le temps d'Héraclius et qui continue d'être prisé[108], et plus rarement la girafe comme celle qu'offrit le sultan Baybars à Michel VIII en 1262 pour le remercier d'avoir autorisé les marchands d'esclaves à traverser l'Empire depuis la Crimée[109]. Certes, elle est déjà mentionnée en 1053 comme ayant fait l'objet d'un cadeau du sultan d'Égypte à l'empereur Constantin Monomaque en même temps qu'un éléphant[110]. Mais deux siècles après les Byzantins n'en avaient pas mémoire et c'est ainsi que Pachymère décrit longuement l'animal qu'il considère comme un « animal rare et étrange » dont il veut instruire ses contemporains. Il souligne que c'est un animal doux « au point que les enfants peuvent s'amuser à la mener par le bout des naseaux ». Il précise que c'est un herbivore, facile à apprivoiser. Et elle fit l'objet d'un spectacle quotidien à l'agora, « un délice pour le public ».

Les animaux sauvages comme les lions, les léopards étaient aussi prisés des Byzantins qui, selon le physicien arabe al-Marwazî du début du XII[e] siècle, s'amusaient à voir des scènes de chasse en plein hippodrome : les guépards chassant les antilopes, les lions les taureaux, les chiens les renards, tandis que les spectateurs festoyaient, buvaient, dansaient[111]… ». En 1137, sur la route d'Antioche, alors qu'il s'apprêtait à attaquer la Cilicie, Jean II Comnène envoya une ambassade à l'atabeg Zenghi qui était à Alep. Ce dernier en retour

106 Nicéphore Grégoras, II, p. 640, trad. J. L. Van Dieten, III, p. 79.

107 Schreiner, Gescheken, n° 55.

108 *Chronicon Magni presbyteri*, MGH *SS* 17 (Magnus von Reichersberg), 511-512 ; Nicolas Drocourt, « Les animaux comme cadeau d'ambassade entre Byzance et ses voisins (VII[e]-XII[e] siècle) », in *Byzance et ses périphéries. Hommage à Alain Ducellier*, Bernard Doumerc et Christophe Picard, éd., Toulouse, CNRS-Université de Toulouse Le Mirail, 2004, p. 69.

109 Georges Pachymérès, *Relations historiques*, III, 3 et 4, Albert Failler, éd., I, p. 236-239 ; Mohamed-Tahar Mansouri, *Recherche*, *op. cit.*, p. 238.

110 *Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum*, éd. Ioannès Thurn, CFHB 5, Berlin-New York 1973, p. 475 ; trad. Bernard Flusin, Jean-Claude Cheynet, *Jean Skylitzès*, *Empereurs de Constantinople*, Paris, 2003, p. 392 ; Michael Attaleiates, *The History*, Anthony Kaldellis et Dimitris Krallis, éd., Cambridge, Harvard University Press, 2012, p. 87-89.

111 Vladimir Minorsky, « Marvazi on the Byzantines », *Medieval Iran and its Neighbors*, Londres 1982, p. 455-469 (*Mélanges H. Grégoire*, II, Bruxelles, 1950, p. 1-69) ; cf. Nancy P. Sevčenko, « Wild animals in the Byzantine parks », in *Byzantine Garden Culture*, Antony Littlewood, Henry Maguire et Joachim Wolschke-Bulmahn, éd., Dumbarton Oaks, 2002, p. 75.

lui envoya son chambellan avec des animaux comme cadeaux dont des guépards[112]. On sait que Saladin envoya à Isaac Ange outre les éléphants, une autruche et cinq léopards[113]. Très prisés également les faucons, gerfauts et autres oiseaux de proie servant à la chasse qui était à cette époque un loisir partagé par les Byzantins et les musulmans. Ainsi Jean II reçut de Zenghi des faucons et des sacres, mais en décembre 1313 ce sont les ambassadeurs byzantins qui apportent à la cour du sultan mamelouk Malik Nasir des gerfauts et des faucons royaux[114] ; de même, en 1411, Manuel II fit envoyer au sultan Faraj au Caire cinq faucons et un fauconnier[115]. Ces mentions éparses cachent beaucoup d'autres envois de ce genre où les souverains connaissant le goût de l'Autre n'hésitaient pas à faire preuve d'une véritable émulation au-delà des dons de réciprocité.

Il en était de même du cheval dont la place particulière au sein de la société dépassait largement les frontières orientales. Le cadeau diplomatique se situe alors dans un ensemble de dons et de contre-dons de noble à noble qui ne se conçoivent qu'avec des manières de vivre très proches que sont la guerre, la chasse et la parade. À Byzance comme dans l'Orient abbasside et dans l'Occident médiéval se crée un art du cheval qui s'épanouit dans la furusiyya des Mamelouks, l'apogée de l'élite à cheval[116]. Ainsi le cheval est un emblème de prestige et en même temps un art de vivre pour les sociétés médiévales. Et c'est l'une ou l'autre facette qui domine l'échange diplomatique. C'est au goût de la chasse de l'empereur Isaac II que Saladin répond en 1192 en lui envoyant des chevaux, des mules et autres animaux, qui avec d'autres marchandises précieuses transportées sur un bateau vénitien tombèrent aux mains de pirates génois et pisans[117]. Quand Gabras, l'ambassadeur seldjoukide vient trouver Manuel II dans sa tente, il lui offre un cheval *Nisaion* au harnais d'argent dont Nicétas Choniatès précise que c'est un « cheval qui est conservé dans les écuries et n'est utilisé que dans les écuries et les processions solennelles ». Il lui offre aussi une longue épée à double tranchant[118]. En 1325, soit un siècle et demi plus tard, Édouard de Savoie faisait accompagner sa sœur à Constantinople d'un grand cheval gardé par un valet, un animal de grande valeur, qui était un cadeau de mariage du comte aux empereurs et

112 Kemâl al-Dîn, *La Chronique d'Alep : RHC Historiens Orientaux*, III, 674.

113 *Chronicon Magni presbyteri*, MGH SS 17 (Magnus von Reichersberg), 512.

114 Ibn abi al-Faizal, *PO* XX, p. 229 ; Franz Dölger, *Regesten… op. cit.*, 4, n° 2343 ; Mohamed-Tahar Mansouri, *Recherche*, *op. cit.*, p. 238.

115 Henri Lammens, « Les Correspondances diplomatiques », art. cit., p. 361 ; Mohamed-Tahar Mansouri, *Recherche, op. cit.*, p. 238.

116 Voir la thèse d'Agnès Carayon soutenue en 2012 à l'Université d'Aix-Marseille, *La Furūsiyya des Mamlûks : Une élite sociale à cheval (1250-1517)*.

117 *Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll'impero bizantino*, éd. Gerolamo Bertolotto, Gênes, 1895, n° XII, p. 450 ; Franz Miklosich, Joseph Müller, *Acta et Diplomata Graeca Medii Aevi Sacra et Profana*, Vindobonae, vol. 3, 1865, n° VI, p. 38 ; Anthony Cutler, « Gifts and Gift Exchange », art. cit., p. 267.

118 Réf. ci-dessus note 49.

dans le trousseau d'Anne de Savoie, il y avait des harnais pour les chevaux et de l'écarlate de Chalon pour la selle de l'impératrice[119]. À part ces chevaux exceptionnels et leurs montures tout aussi exceptionnelles, il y avait très souvent des dons de chevaux, avec les harnais dorés ou argentés et des selles dont les formes et les couleurs étaient précisées. Les traités des empereurs paléologues avec les sultans mamelouks reviennent souvent sur la possibilité donnée aux marchands ou ambassadeurs byzantins d'acheter des chevaux de race, perpétuant par là une longue tradition avec les maîtres de l'Égypte, sans que nous sachions si ces chevaux étaient destinés à la chasse, aux jeux de polo et aux tournois, à la parade ou à la guerre.

En revanche, c'est bien pour aider les Byzantins dans leur effort de guerre contre les Turcs que Robert de Flandres envoie 150 destriers à Alexis I[er] et que Henri de Lion de passage à Constantinople en 1172 offre à Manuel de magnifiques chevaux avec les selles, des cuirasses, des épées[120]. C'est pour les aider contre l'armée croisée de Barberousse que Saladin envoie 500 selles turques à Isaac II Ange en plus des 500 destriers turcs ou turcomans et de 20 destriers latins. En retour l'empereur byzantin fait don de 5 000 épées et de 4 000 lances de fer à Saladin, et il est précisé que les épées venaient du roi de Sicile, bel exemple de transfert de cadeau royal, et encore 400 cuirasses[121].

Ainsi tout en étant proches des cadeaux diplomatiques de l'époque précédente par les gestes d'ostentation, par les rituels de réception où la remise des cadeaux constitue un moment particulier dans le processus de l'ambassade et de la négociation, par la similitude des cadeaux offerts concernant les objets de luxe, les animaux exotiques ou les animaux signe de la vie noble des élites, comme le cheval ou le faucon, il y a quand même des spécificités du Moyen Âge tardif, avec en particulier l'élargissement à l'Occident et aux cours mongoles des échanges de cadeaux dont les trousseaux de mariage sont en partie significatifs. On constate très nettement que Byzance se situe désormais au centre d'une géopolitique renouvelée.

Les icônes et les reliques firent partie de la culture partagée entre souverains chrétiens, le sens étant toujours unique, de Constantinople vers l'Occident. On rappellera que pendant les premiers siècles de l'Empire, le sens avait été celui de Jérusalem à Constantinople, qui avait fondé ses églises en y déposant les reliques de la Vierge ou de la Vraie Croix ou de la Passion. Si les livres n'étaient pas un cadeau diplomatique courant du fait de la barrière de la langue, la question de l'Union finit par aboutir à une intense circulation des

119 Réf. ci-dessus note 40 ; en 1161 le trousseau de la princesse Millicent de Tripoli promise à Manuel I[er] Comnène comprenait des selles et des mors de chevaux, réf. ci-dessus n. 104.

120 Arnold de Lübeck, *Chronique des Slaves*, éd. G. M. Pertz et J. M. Lappenberg, *MGH ScriptRerGerm* 14, p. 10-36 ; François L. Ganshof, « Robert le Frison et Alexis I[er] Comnène », *Byzantion*, 31, 1961, p. 57-74 (ici p. 72).

121 *Chronicon Magni presbyteri*, MGH *SS* 17, p. 511-512.

manuscrits grecs en Occident, y compris sous forme de cadeaux diplomatiques lors du Concile de Florence [122].

On remarque le petit nombre d'échanges de cadeaux mentionné avec la Serbie ou la Bulgarie, alors que de magnifiques réceptions entouraient les mariages des princesses byzantines, comme il en fut pour Simonide à Thessalonique avec le kralj Milutin en 1299 ou pour Théodora avec le tsar Michel Šišman à Didymoteichon en 1324 ou pour Irène-Marie à Andrinople avec le fils du tsar bulgare Ivan Alexander Asen, Michel Asen, en 1337. Ces mariages donnaient lieu bien évidemment à des cadeaux à profusion que l'on cite parfois mais sans les détailler [123]. De même, les ambassades byzantines auprès des souverains serbe et bulgare donnent rarement lieu à une description de cadeaux, seulement à la mention de magnifiques réceptions, même si nous savons qu'il y eut des envois de cadeaux précieux comme le manuscrit grec illustré de la Chronique de Manassès au début du XIVe siècle. Une exception s'impose, les cadeaux à profusion d'Irène de Montferrat à son gendre Milutin et en retour la fondation par Milutin à Constantinople de l'hôpital, dit Xénôn du Kralj, à Pétra, et de nombreuses églises à Thessalonique au début du XIVe siècle. Bien au-delà de simples relations diplomatiques, ce fut un moment clé des rapports politiques et idéologiques entre Byzance et les Serbes après le mariage de Simonide, quand Milutin se posait en bienfaiteur de l'orthodoxie dans l'Empire [124].

Résumé :

Après avoir situé l'échange des cadeaux diplomatiques entre souverains dans le contexte des dons et contre-dons à l'époque médiévale, l'auteur analyse successivement les donations de numéraire et de soieries, cadeaux diplomatiques par excellence pour les souverains, les princes, les papes et les abbés, les Cités italiennes, mais aussi les peuples étrangers. Une série très particulière était les dons de vêtements impériaux ou royaux et même de couronnes. Les icônes, reliques et livres figuraient comme cadeaux entre Byzance et l'Occident, Byzance

122 Voir ci dessus n. 92.

123 Ainsi pour Milutin : « Alors l'empereur le traita avec magnificence dans la ville de Thessalonique et le gratifia de présents et d'honneur pendant plusieurs jours et de manière impériale il donna les plus grands présents à des dignitaires. Ensuite il lui donne à nouveau congé après avoir versé des dons opulents », cf. Georges Pachymérès, *Relations Historiques*, X, 5, Albert Failler, éd., Paris, CFEB 24/4, 1999, IV, p. 314. Lors du mariage de Théodora, la sœur d'Andronic III, en 1324 on parle de cadeaux à profusion sans précision et rien n'est dit des cadeaux lors du mariage d'Irène Marie Palaiologina en 1337.

124 Pour le mariage de Simonide avec Milutin, cf. Élisabeth Malamut, « Les reines de Milutin », *Byzantinische Zeitschrift*, 93/2, 2000, p. 500-504. Pour les cadeaux d'Irène de Montferrat à Milutin, voir ci-dessus n. 60. Pour la fondation du Xénôn du Kralj à Pétra, cf. Élisabeth Malamut, « Le monastère Saint-Jean-Prodrome de Pétra de Constantinople », in *Le Sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident. Études Comparées*, Michel Kaplan éd., Paris, Byzantina Sorbonensia, 2001, p. 226. Pour les églises fondées ou rénovées par Milutin à Thessalonique, cf. *Vie du kralj Milutin* dans *Vies des rois et archevêques serbes rédigées par Daniel et les autres, par Danilo II*, L. Mirkovic trad., Belgrade, 1935, p. 102-103.

et l'Europe orthodoxe, qui se multiplièrent après 1204. L'auteure passe ensuite en revue les cadeaux monumentaux, spécifiquement religieux, comme la mosquée de Constantinople, ou les bâtiments divers, qui étaient un don de l'empereur aux puissances musulmanes dont le contre-don était la protection des chrétiens en Terre Sainte, témoignage ultime de la transformation d'un bien matériel en un acte politique et culturel signifiant. Enfin, l'auteure pose l'existence d'une culture médiévale partagée, entre Byzantins, Mamelouks, Tatars, Croisés, et souverains occidentaux, qui repose en grande partie sur les cadeaux diplomatiques.

Mots-clés : don, or, soie, pallia, couronne, relique, animaux, cheval.

Abstract:

After having located the exchange of diplomatic gifts between sovereigns in the context of *don* and *contre-don* in medieval times, the author successively analyzes donations of cash and silks, diplomatic gifts par excellence for sovereigns, princes, popes and abbots, Italian cities, but also foreign peoples. A very special series was the donation of imperial or royal clothing and even crowns. Icons, relics and books appeared as gifts between Byzantium and the West, Byzantium and Orthodox Europe, which multiplied after 1204. The author then reviews monumental gifts, specifically religious, such as the mosque of Constantinople, or the various buildings, which were a gift from the emperor to the Muslim powers of which the equivalent was the protection of Christians in the Holy Land, ultimate testimony to the transformation of a material good into a meaningful political and cultural act. Finally, the author testifies to the existence of a shared medieval culture, between Byzantines, Mamelukes, Tatars, Crusaders, Muslim and Western sovereigns, which rests largely on diplomatic gifts.

Keywords: gift, gold, silk, pallia, crown, relic, animals, horse.

Les auteurs

Salah Abidi
Docteur en histoire médiévale et chercheur associé au LA3M-UMR 7298, Salah Abidi a soutenu sa thèse de doctorat en cotutelle internationale (universités d'Aix-Marseille et de Tunis) sur *Le Maghreb et la mer : pratiques et perceptions* en 2017.

Farid Bouchiba
Historien des sociétés islamiques pré-modernes, Farid Bouchiba est docteur en histoire médiévale de l'Université de Nantes (2018) et diplômé de l'*Institut National des Langues et Civilisations Orientales* (INALCO-Sorbonne Nouvelle). Il a par ailleurs été *Fellow* au département d'histoire médiévale de l'Université d'Harvard. Ses recherches portent sur les relations entre musulmans et non-musulmans dans leurs aspects historiques et juridiques et s'étendent à l'étude du droit musulman. Il travaille actuellement à la publication de sa thèse qui expose les discours normatifs entourant les non musulmans dans l'œuvre d'Ibn Rušd al-ǧadd (m. 520/1126).

Bernard Doumerc
Professeur émérite d'histoire médiévale à l'université Toulouse 2 Jean-Jaurès, Bernard Doumerc est spécialiste de l'histoire des pays riverains de la Méditerranée. L'essentiel de ses recherches porte sur l'expansion de la république de Venise dans le bassin méditerranéen pendant le Moyen Âge tardif. Il a notamment publié *Venise et l'émirat hafside de Tunis (1231-1535)*, Paris, l'Harmattan, 1999 ; *Venise et son empire en Méditerranée (xe-xve siècle)*, Paris, Ellipses, 2012. Il a collaboré au projet ANR sur les croisades tardives et co-édité *Les mondes méditerranéens au Moyen Âge (viie-xvie siècle)*, Paris, Armand Colin, 2018.

Nicolas Drocourt
Maître de conférences en histoire médiévale à l'université de Nantes, Nicolas Drocourt est membre du laboratoire CRHIA (EA 1163). Ses travaux portent principalement sur la diplomatie byzantine. Il a notamment publié *Diplomatie sur le Bosphore. Les ambassadeurs étrangers dans l'Empire byzantin des années 640 à 1204*, Louvain, 2015, et a dirigé ou co-dirigé plusieurs ouvrages, parmi lesquels : *La figure de l'ambassadeur entre mondes éloignés. Ambassadeurs, envoyés officiels et représentations diplomatiques entre Orient islamique, Occident latin et Orient chrétien (xie-xvie siècle)*, Rennes, PUR, 2015, et, avec Élisabeth Malamut : *La diplomatie byzantine, de l'Empire romain aux confins de l'Europe (ve-xve siècle)*, Leyde-Boston, 2020.

Christine Gadrat-Ouerfelli
Archiviste-paléographe, docteur en histoire médiévale, Christine Gadrat-Ouerfelli est chargée de recherche au CNRS. Elle est spécialiste des récits de voyages et des descriptions du monde au Moyen Âge. Elle est l'auteur notamment d'*Une image de l'Orient au xive siècle : les* Mirabilia descripta *de Jordan Catala de Sévérac*, préface de Jean Richard, Paris, coll. « Mémoires et documents de l'École des Chartes », 2005 et de *Lire Marco Polo au Moyen Âge : traduction, diffusion et réception du* Devisement du monde, Turnhout, Brepols (*Terrarum orbis*, 12), 2015.

Élisabeth Malamut
Professeure émérite à l'Université d'Aix-Marseille, Élisabeth Malamut est spécialiste des relations politiques et culturelles de Byzance. Elle a notamment coédité avec Mohamed Ouerfelli *Les échanges en Méditerranée médiévale. Marqueurs, réseaux, circulations, contacts*, Aix-en-Provence, PUP (coll. « Le temps de l'histoire »), 2012, et *Villes méditerranéennes au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, PUP (coll. « Le temps de l'histoire »), 2014, et avec Nicolas Drocourt, *La diplomatie byzantine, de l'Empire romain aux confins de l'Europe (v^e^-xv^e^ siècle)*, Leyde-Boston, 2020.

David Ollivier
Assistant-ingénieur au CNRS, David Ollivier est archéologue topographe, rattaché au LA3M-UMR 7298 ; il travaille actuellement sur l'enceinte urbaine de la ville d'Hyères.

Mohamed Ouerfelli
Maître de conférences en histoire médiévale à l'Université d'Aix-Marseille, Mohamed Ouerfelli est spécialiste des échanges entre monde latin et pays d'Islam. Il a notamment publié *Le sucre : production, commercialisation et usages dans la Méditerranée médiévale*, Leyde-Boston, Brill (coll. « The Medieval Mediterranean, 71 »), 2008 ; il a coédité avec Élise Voguet *Le monde rural dans l'Occident musulman médiéval*, numéro spécial de la *Revue des Mondes musulmans et de la Méditerranée*, 126, 2009 ; avec Élisabeth Malamut, *Les échanges en Méditerranée médiévale. Marqueurs, réseaux, circulations, contacts*, Aix-en-Provence, PUP (coll. « Le temps de l'histoire), 2012, et *Villes méditerranéennes au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, PUP (coll. « Le temps de l'histoire), 2014 ; et avec Sylvain Burri, *Artisanat et métiers en Méditerranée médiévale et moderne*, Aix-en-Provence (coll. « Confluent des Sciences »), 2018.

Véronique Rinaducci
Ingénieure d'études au CNRS et rattachée au LA3M-UMR 7298, Véronique Rinalducci est archéologue, responsable d'opérations de terrain. Elle coordonne actuellement la publication monographique des fouilles du *castrum* de Montpaon (Fontvieille-13).

Alessandro Rizzo
Alessandro Rizzo est actuellement Chargé de Recherche (FNRS) à l'Université de Liège. Après avoir terminé une thèse sur *La diplomatie et échanges entre Florence et le sultanat mamelouk*, il a été chercheur postdoctoral au Annemarie Schimmel Kolleg (Université de Bonn, 2017-2018) et à l'Institució Milà i Fontanals (IMF-CSIC, Barcelone, 2018-2020).

Georges Sidéris
Spécialiste de l'histoire de Byzance, Georges Sidéris est maître de conférences en histoire médiévale à l'Institut National Supérieur du Professorat et de l'Éducation (INSPÉ) – Sorbonne Université, et rattaché à l'UMR 8167 Orient & Méditerranée. Ses recherches portent sur les eunuques, les sexes et genres à Byzance, l'histoire de la médecine et de la santé, les épistémologies non-binaires, Queer et l'historiographie byzantine. Il a publié « Pour une approche *Queer* de l'enseignement historique dans l'éducation aux genres, sexualités et dans l'éducation à la santé. Les sexes et genres à Byzance, un exemple historique autre de l'organisation sociale, culturelle et politique des sexes et sexualités », https://doi.org/10.4000/rechercheseducations.6611

Table des matières

Élisabeth Malamut et Mohamed Ouerfelli
Introduction 5

Préparer et conduire la guerre

Christine Gadrat-Ouerfelli
Comment préparer une croisade ? 19
Renseignement, prédication et propagande avant la cinquième croisade

Farid Bouchiba
Le *ǧihād* à l'époque nasride selon la *Tuḥfat al-anfus d'Ibn Huḏayl* 33
(m. vers 812/1409)

Georges Sidéris
Eunuques de guerre à Byzance 59
Les origines, du IVe siècle au règne de Justinien Ier

Défendre le littoral

Salah Abidi
Le rôle des ribāts dans la protection des ports
et des mouillages en Ifrīqiya au Moyen Âge 105

David Ollivier
La tour du Gapeau et la défense de la rade d'Hyères à la fin du Moyen Âge 127
L'exemple d'un partenariat « public-privé »

Véronique Rinalducci
La maison-tour de Giannoudi à Réthymnon (Crète) 139
Une expression architecturale éclectique en contexte de guerre de conquête

De la guerre à la négociation

Bernard Doumerc
Du combat à la négociation, le doge face au sultan
Venise, fin du Moyen Âge 165

Nicolas Drocourt
La diplomatie byzantine (IXe-XIIe siècle) 183
Instrument pour la paix ou arme de guerre ?

Mohamed Ouerfelli
Les premiers contacts diplomatiques
entre l'Ifrīqiya et la commune de Pise au XIIe siècle 207

Alessandro Rizzo
L'ambassade florentine de 1422 et l'établissement des relations commerciales avec les Mamelouks 225
Les premiers documents

Élisabeth Malamut
Les cadeaux entre souverains byzantins et étrangers aux XII^e^-XV^e^ siècles 239

Les auteurs 267



DE LA GUERRE À LA PAIX
EN MÉDITERRANÉE MÉDIÉVALE
ACTEURS, PROPAGANDE, DÉFENSE ET DIPLOMATIE

LE TEMPS DE L'HISTOIRE

apporte un éclairage scientifique sur tous les passés, privilégiant la longue durée, en territoire méditerranéen et au-delà.

L'histoire de la Méditerranée médiévale ne se résume pas à des affrontements perpétuels ; elle est aussi marquée par des périodes de paix et d'échanges diplomatiques intenses. Un mince fil séparait la guerre et la paix. Comment passait-on de la préparation, de l'organisation et de la conduite de la guerre à des relations pacifiques ? Cette thématique s'inscrit dans un ensemble disparate, l'Occident, Byzance et l'Islam, avec des sociétés et des idéologies distinctes, tout en étant liées entre elles par les échanges, les contacts et les communications multiples. L'ouvrage porte sur les transitions entre la guerre et la paix, sur les croisés répondant à l'appel de la propagande pontificale, les *ġāzī* mobilisés par le *ǧihād*, les eunuques byzantins qui se retrouvaient sur tous les fronts. La guerre signifiait aussi organiser la défense en temps de paix. La Méditerranée et ses milliers de kilomètres de côtes se sont hérissés de fortifications, de *ribâts* et de bases navales. La question des négociations occupe le cœur du volume. Elle témoigne de l'intérêt de l'historiographie actuelle pour l'étude de ce moment emblématique d'échanges diplomatiques, comme entre Venise et les Ottomans. À Byzance où prédominait l'idéologie de la paix comme fondement chrétien de l'Empire, la négociation n'avait parfois d'autre issue que la guerre. Pour magnifier le temps de paix les cadeaux diplomatiques se répandaient dans toutes les cours de la Méditerranée médiévale.

En couverture

Ambassadeurs castillans négociant une alliance avec le calife almohade Abû Hafs Umar al-Murtadâ, Madrid, Bibliothèque du monastère de l'Escorial, MS. T. I. 1, Cantigas de Santa Maria, *181.*

Élisabeth Malamut *est professeur émérite à l'université d'Aix-Marseille. Elle est spécialiste des relations politiques et culturelles de Byzance.*

Mohamed Ouerfelli *est maître de conférences en histoire médiévale à l'université d'Aix-Marseille. Il est spécialiste des échanges diplomatiques et commerciaux dans le monde méditerranéen médiéval.*

Presses Universitaires de Provence
Aix*Marseille université
Éditions
LA 3M

9 791032 003121

26 €